Amphitryon

Molière

1668

Texte du domaine public, relu par Classiques.app
classiques.app/livres/moliere/amphitryon

Sommaire

Adresse 4
Personnages 6
Prologue 7
Acte I 14
Scène I 14
Scène II 17
Scène III 30
Scène IV 34
Acte II 37
Scène I 37
Scène II 44
Scène III 54
Scène IV 59
Scène V 60
Scène VI 61
Scène VII 69
Acte III 70
Scène I 70
Scène II 71
Scène III 75
Scène IV 76
Scène V 78
Scène VI 84
Scène VII 87
Scène VIII 89
Scène IX 89
Scène X 90

Comédie
Représentée pour la première fois à Paris sur le Théâtre du Palais-Royal, le 13e janvier 1668 par la Troupe du Roi

Adresse

À son Altesse Sérénissime
Monseigneur le Prince
Monseigneur,

N'en déplaise à nos beaux esprits, je ne vois rien de plus ennuyeux que les épîtres dédicatoires ; et Votre Altesse Sérénissime trouvera bon, s'il lui plaît, que je ne suive point ici le style de ces messieurs-là, et refuse de me servir de deux ou trois misérables pensées qui ont été tournées et retournées tant de fois, qu'elles sont usées de tous les côtés. Le nom du GRAND CONDÉ est un nom trop glorieux pour le traiter comme on fait de tous les autres noms. Il ne faut l'appliquer, ce nom illustre, qu'à des emplois qui soient dignes de lui et, pour dire de belles choses, je voudrois parler de le mettre à la tête d'une armée plutôt qu'à la tête d'un livre ; et je conçois bien mieux ce qu'il est capable de faire en l'opposant aux forces des ennemis de cet État qu'en l'opposant à la critique des ennemis d'une comédie.

Ce n'est pas, MONSEIGNEUR, que la glorieuse approbation de VOTRE ALTESSE SÉRÉNISSIME ne fût une puissante protection pour toutes ces sortes d'ouvrages, et qu'on ne soit persuadé des lumières de votre esprit autant que de l'intrépidité de votre cœur et de la grandeur de votre âme. On sait, par toute la terre, que l'éclat de votre mérite n'est point renfermé dans les bornes de cette valeur indomptable qui se fait des adorateurs chez ceux même qu'elle surmonte ; qu'il s'étend, ce mérite, jusques aux connoissances les plus fines et les plus relevées, et que les décisions de votre jugement sur tous les ouvrages d'esprit ne manquent point d'être suivies par le sentiment des plus délicats. Mais on sait aussi, Monseigneur, que toutes ces glorieuses approbations dont nous nous vantons en public ne nous coûtent rien à faire imprimer ; et que ce sont des choses dont nous disposons comme nous voulons. On sait, dis-je, qu'une épître dédicatoire dit tout ce qu'il lui plaît, et qu'un auteur est en pouvoir d'aller saisir les personnes les plus augustes, et de parer de leurs grands noms les premiers feuillets de son livre ; qu'il a la liberté de s'y donner, autant qu'il le veut, l'honneur de leur estime, et de se faire des protecteurs qui n'ont jamais songé à l'être.

Je n'abuserai, MONSEIGNEUR, ni de votre nom, ni de vos bontés, pour combattre les censeurs de l'Amphitryon et m'attribuer une gloire que je n'ai peut-être pas méritée, et je ne prends la liberté de vous offrir ma comédie que pour avoir lieu de vous dire que je regarde incessamment, avec une profonde

vénération, les grandes qualités que vous joignez au sang auguste dont vous tenez le jour, et que je suis, Monseigneur, avec tout le respect possible, et tout le zèle imaginable,

DE VOTRE ALTESSE SÉRÉNISSIME,

Le très humble, très obéissant, et très obligé serviteur,

J.B.P. MOLIÈRE.

Personnages

- Mercure.
- La Nuit.
- Jupiter, sous la forme d'Amphitryon.
- Amphitryon, général des Thébains.
- Alcmène, femme d'Amphitryon.
- Cléanthis, suivante d'Alcmène et femme de Sosie.
- Sosie, valet d'Amphitryon.
- Argatiphontidas, capitaine thébain.
- Naucratès, capitaine thébain.
- Polidas, capitaine thébain.
- Posiclès, capitaine thébain.

La scène est à Thèbes, devant la maison d'Amphitryon.

Prologue

Mercure, sur un nuage, La Nuit, dans un char, traîné par deux chevaux.

Mercure
Tout beau ! charmante Nuit ; daignez vous arrêter :

Il est certain secours que de vous on desire,

Et j'ai deux mots à vous dire

De la part de Jupiter.

La Nuit
Ah ! ah ! c'est vous, seigneur Mercure !

Qui vous eût deviné là, dans cette posture.

Mercure
Ma foi ! me trouvant las, pour ne pouvoir fournir

Aux différents emplois où Jupiter m'engage,

Je me suis doucement assis sur ce nuage,

Pour vous attendre venir.

La Nuit
Vous vous moquez, Mercure, et vous n'y songez pas :

Sied-il bien à des Dieux de dire qu'ils sont las ?

Mercure
Les Dieux sont-ils de fer ?

La Nuit
Non ; mais il faut sans cesse

Garder le decorum de la divinité.

Il est de certains mots dont l'usage rabaisse

Cette sublime qualité,

Et que, pour leur indignité,

Il est bon qu'aux hommes on laisse.

Mercure
À votre aise vous en parlez,

Et vous avez, la belle, une chaise roulante,

Où par deux bons chevaux, en dame nonchalante,

Vous vous faites traîner partout où vous voulez.

Mais de moi ce n'est pas de même ;
Et je ne puis vouloir, dans mon destin fatal
Aux poètes assez de mal
De leur impertinence extrême,
D'avoir, par une injuste loi,
Dont on veut maintenir l'usage,
À chaque Dieu, dans son emploi,
Donné quelque allure en partage,
Et de me laisser à pied, moi,
Comme un messager de village,
Moi, qui suis, comme on sait, en terre et dans les cieux,
Le fameux messager du souverain des Dieux,
Et qui, sans rien exagérer,
Par tous les emplois qu'il me donne,
Aurois besoin, plus que personne,
D'avoir de quoi me voiturer.

La Nuit
Que voulez-vous faire à cela ?
Les poètes font à leur guise :
Ce n'est pas la seule sottise
Qu'on voit faire à ces Messieurs-là.
Mais contre eux toutefois votre âme à tort s'irrite,
Et vos ailes aux pieds sont un don de leurs soins.

Mercure
Oui ; mais, pour aller plus vite,
Est-ce qu'on s'en lasse moins ?

La Nuit
Laissons cela, seigneur Mercure,
Et sachons ce dont il s'agit.

Mercure
C'est Jupiter, comme je vous l'ai dit,

Qui de votre manteau veut la faveur obscure,
Pour certaine douce aventure
Qu'un nouvel amour lui fournit.
Ses pratiques, je crois, ne vous sont pas nouvelles :
Bien souvent pour la terre il néglige les cieux ;
Et vous n'ignorez pas que ce maître des Dieux
Aime à s'humaniser pour des beautés mortelles,
Et sait cent tours ingénieux,
Pour mettre à bout les plus cruelles.
Des yeux d'Alcmène il a senti les coups ;
Et tandis qu'au milieu des béotiques plaines,
Amphitryon, son époux,
Commande aux troupes thébaines,
Il en a pris la forme, et reçoit là-dessous
Un soulagement à ses peines
Dans la possession des plaisirs les plus doux.
L'état des mariés à ses feux est propice :
L'hymen ne les a joints que depuis quelques jours ;
Et la jeune chaleur de leurs tendres amours
A fait que Jupiter à ce bel artifice
S'est avisé d'avoir recours.
Son stratagème ici se trouve salutaire ;
Mais, près de maint objet chéri,
Pareil déguisement seroit pour ne rien faire,
Et ce n'est pas partout un bon moyen de plaire
Que la figure d'un mari.

La Nuit
J'admire Jupiter, et je ne comprends pas
Tous les déguisements qui lui viennent en tête.

Mercure
Il veut goûter par là toutes sortes d'états,
Et c'est agir en dieu qui n'est pas bête.
Dans quelque rang qu'il soit des mortels regardé,
Je le tiendrois fort misérable,
S'il ne quittoit jamais sa mine redoutable,
Et qu'au faîte des cieux il fût toujours guindé.
Il n'est point, à mon gré, de plus sotte méthode
Que d'être emprisonné toujours dans sa grandeur ;
Et surtout aux transports de l'amoureuse ardeur
La haute qualité devient fort incommode.
Jupiter, qui sans doute en plaisirs se connaît,
Sait descendre du haut de sa gloire suprême ;
Et pour entrer dans tout ce qu'il lui plaît
Il sort tout à fait de lui-même,
Et ce n'est plus alors Jupiter qui paraît.

La Nuit
Passe encor de le voir, de ce sublime étage,
Dans celui des hommes venir,
Prendre tous les transports que leur cœur peut fournir,
Et se faire à leur badinage,
Si, dans les changements où son humeur l'engage,
À la nature humaine il s'en vouloit tenir ;
Mais de voir Jupiter taureau,
Serpent, cygne, ou quelque autre chose,
Je ne trouve point cela beau,
Et ne m'étonne pas si parfois on en cause.

Mercure
Laissons dire tous les censeurs :
Tels changements ont leurs douceurs
Qui passent leur intelligence.

Ce dieu sait ce qu'il fait aussi bien là qu'ailleurs ;

Et dans les mouvements de leurs tendres ardeurs,

Les bêtes ne sont pas si bêtes que l'on pense.

La Nuit
Revenons à l'objet dont il a les faveurs.

Si par son stratagème il voit sa flamme heureuse,

Que peut-il souhaiter ? et qu'est-ce que je puis ?

Mercure
Que vos chevaux, par vous au petit pas réduits,

Pour satisfaire aux vœux de son âme amoureuse,

D'une nuit si délicieuse

Fassent la plus longue des nuits ;

Qu'à ses transports vous donniez plus d'espace,

Et retardiez la naissance du jour

Qui doit avancer le retour

De celui dont il tient la place.

La Nuit
Voilà sans doute un bel emploi

Que le grand Jupiter m'apprête,

Et l'on donne un nom fort honnête

Au service qu'il veut de moi.

Mercure
Pour une jeune déesse,

Vous êtes bien du bon temps !

Un tel emploi n'est bassesse.

Que chez les petites gens.

Lorsque dans un haut rang on a l'heur de paroître,

Tout ce qu'on fait est toujours bel et bon ;

Et suivant ce qu'on peut être,

Les choses changent de nom.

La Nuit
Sur de pareilles matières

Vous en savez plus que moi ;

Et pour accepter l'emploi,

J'en veux croire vos lumières.

Mercure
Hé ! la, la, Madame la Nuit,

Un peu doucement, je vous prie.

Vous avez dans le monde un bruit

De n'être pas si renchérie.

On vous fait confidente, en cent climats divers,

De beaucoup de bonnes affaires ;

Et je crois, à parler à sentiments ouverts,

Que nous ne nous en devons guères.

La Nuit
Laissons ces contrariétés,

Et demeurons ce que nous sommes :

N'apprêtons point à rire aux hommes

En nous disant nos vérités.

Mercure
Adieu : je vais là-bas, dans ma commission,

Dépouiller promptement la forme de Mercure

Pour y vêtir la figure

Du valet d'Amphitryon.

La Nuit
Moi, dans cet hémisphère, avec ma suite obscure

Je vais faire une station.

Mercure
Bon jour, la Nuit.

La Nuit
Adieu, Mercure.

(Mercure descend de son nuage en terre, et la Nuit passe dans son char.)

Continuer sur Classiques.app

Ce livre se lit aussi en ligne, sur Classiques.app.

- Une liseuse confortable, sur téléphone comme sur ordinateur.
- La taille du texte et le thème, clair ou sombre, à votre goût.
- Le site garde votre page : vous reprenez là où vous vous êtes arrêté.
- Une recherche dans tout le livre, et dans tous les classiques.
- Des outils pour les amateurs de livres : citations à partager, listes de favoris, grands romans en 20 minutes. Tout est gratuit.
- Des commentaires en marge pour échanger avec d'autres lecteurs, le résumé du livre et ses personnages.

Reprendre en ligne à « Acte I »

classiques.app/livres/moliere/amphitryon

Le livre continue à la page suivante.

Acte I

Scène I

Sosie
Qui va là ? Heu ? Ma peur, à chaque pas, s'accroît.
Messieurs, ami de tout le monde.
Ah ! quelle audace sans seconde
De marcher à l'heure qu'il est !
Que mon maître, couvert de gloire,
Me joue ici d'un vilain tour !
Quoi ? si pour son prochain il avoit quelque amour,
M'auroit-il fait partir par une nuit si noire ?
Et pour me renvoyer annoncer son retour.
Et le détail de sa victoire,
Ne pouvoit-il pas bien attendre qu'il fût jour ?
Sosie, à quelle servitude
Tes jours sont-ils assujettis !
Notre sort est beaucoup plus rude
Chez les grands que chez les petits.
Ils veulent que pour eux tout soit, dans la nature,
Obligé de s'immoler.
Jour et nuit, grêle, vent, péril, chaleur, froidure,
Dès qu'ils parlent, il faut voler.
Vingt ans d'assidu service
N'en obtiennent rien pour nous ;
Le moindre petit caprice
Nous attire leur courroux.
Cependant notre âme insensée
S'acharne au vain honneur de demeurer près d'eux,

Et s'y veut contenter de la fausse pensée
Qu'ont tous les autres gens que nous sommes heureux.
Vers la retraite en vain la raison nous appelle ;
En vain notre dépit quelquefois y consent :
Leur vue a sur notre zèle
Un ascendant trop puissant,
Et la moindre faveur d'un coup d'œil caressant
Nous rengage de plus belle.
Mais enfin, dans l'obscurité,
Je vois notre maison, et ma frayeur s'évade.
Il me faudroit, pour l'ambassade,
Quelque discours prémédité.
Je dois aux yeux d'Alcmène un portrait militaire
Du grand combat qui met nos ennemis à bas ;
Mais comment diantre le faire,
Si je ne m'y trouvai pas ?
N'importe, parlons-en et d'estoc et de taille,
Comme oculaire témoin :
Combien de gens font-ils des récits de bataille
Dont ils se sont tenus loin ?
Pour jouer mon rôle sans peine,
Je le veux un peu repasser.
Voici la chambre où j'entre en courrier que l'on mène,
Et cette lanterne est Alcmène,
À qui je me dois adresser.
(Il pose sa lanterne à terre et lui adresse son compliment.)
"Madame, Amphitryon, mon maître, et votre époux... (Bon ! beau début !)
l'esprit toujours plein de vos charmes,
M'a voulu choisir entre tous,
Pour vous donner avis du succès de ses armes,

Et du desir qu'il a de se voir près de vous."
"Ha ! vraiment, mon pauvre Sosie,
À te revoir j'ai de la joie au cœur."
"Madame, ce m'est trop d'honneur,
Et mon destin doit faire envie."
(Bien répondu !) "Comment se porte Amphitryon ? "
"Madame, en homme de courage,
Dans les occasions où la gloire l'engage."
(Fort bien ! belle conception !)
"Quand viendra-t-il, par son retour charmant,
Rendre mon âme satisfaite ? "
"Le plus tôt qu'il pourra, Madame, assurément,
Mais bien plus tard que son cœur ne souhaite."
(Ah !) "Mais quel est l'état où la guerre l'a mis ?
Que dit-il ? que fait-il ? Contente un peu mon âme."
"Il dit moins qu'il ne fait, Madame,
Et fait trembler les ennemis."
(Peste ! où prend mon esprit toutes ces gentillesses ?)
"Que font les révoltés ? dis-moi, quel est leur sort ? "
"Ils n'ont pu résister, Madame, à notre effort :
Nous les avons taillés en pièces,
Mis Ptérélas leur chef à mort,
Pris Télèbe d'assaut, et déjà dans le port
Tout retentit de nos prouesses."
"Ah ! quel succès ! ô Dieux ! Qui l'eût pu jamais croire ?
Raconte-moi, Sosie, un tel événement".
"Je le veux bien, Madame ; et, sans m'enfler de gloire,
Du détail de cette victoire
Je puis parler très-savamment.

Figurez-vous donc que Télèbe,

Madame, est de ce côté :

(Il marque les lieux sur sa main, ou à terre.)
C'est une ville, en vérité,

Aussi grande quasi que Thèbe,

La rivière est comme là.

Ici nos gens se campèrent ;

Et l'espace que voilà,

Nos ennemis l'occupèrent :

Sur un haut, vers cet endroit,

Étoit leur infanterie ;

Et plus bas, du côté droit,

Étoit la cavalerie.

Après avoir aux Dieux adressé les prières,

Tous les ordres donnés, on donne le signal.

Les ennemis, pensant nous tailler des croupières,

Firent trois pelotons de leurs gens à cheval ;

Mais leur chaleur par nous fut bientôt réprimée,

Et vous allez voir comme quoi.

Voilà notre avant-garde à bien faire animée ;

Là, les archers de Créon, notre roi ;

Et voici le corps d'armée,

(On fait un peu de bruit.)
Qui d'abord... Attendez : " le corps d'armée a peur.

J'entends quelque bruit, ce me semble.

Scène II

Mercure, Sosie

Mercure, sous la forme de Sosie.
Sous ce minois qui lui ressemble,

Chassons de ces lieux ce causeur,

Dont l'abord importun troubleroit la douceur

Que nos amants goûtent ensemble.

Sosie
Mon cœur tant soit peu se rassure,

Et je pense que ce n'est rien.

Crainte pourtant de sinistre aventure,

Allons chez nous achever l'entretien.

Mercure
Tu seras plus fort que Mercure,

Ou je t'en empêcherai bien.

Sosie
Cette nuit en longueur me semble sans pareille

Il faut, depuis le temps que je suis en chemin,

Ou que mon maître ait pris le soir pour le matin,

Ou que trop tard au lit le blond Phébus sommeille,

Pour avoir trop pris de son vin.

Mercure
Comme avec irrévérence

Parle des Dieux ce maraut !

Mon bras saura bien tantôt

Châtier cette insolence,

Et je vais m'égayer avec lui comme il faut,

En lui volant son nom, avec sa ressemblance.

Sosie
Ah ! par ma foi, j'avois raison :

C'est fait de moi, chétive créature !

Je vois devant notre maison

Certain homme dont l'encolure

Ne me présage rien de bon.

Pour faire semblant d'assurance,

Je veux chanter un peu d'ici.

(Il chante ; et lorsque Mercure parle, sa voix s'affaiblit peu à peu.)

Mercure
Qui donc est ce coquin qui prend tant de licence,

Que de chanter et m'étourdir ainsi ?

Veut-il qu'à l'étriller ma main un peu s'applique ?

Sosie
Cet homme assurément n'aime pas la musique ?

Mercure
Depuis plus d'une semaine,

Je n'ai trouvé personne à qui rompre les os ;

La vertu de mon bras se perd dans le repos,

Et je cherche quelque dos,

Pour me remettre en haleine.

Sosie
Quel diable d'homme est-ce ci ?

De mortelles frayeurs je sens mon âme atteinte.

Mais pourquoi trembler tant aussi ?

Peut-être a-t-il dans l'âme autant que moi de crainte,

Et que le drôle parle ainsi

Pour me cacher sa peur sous une audace feinte ?

Oui, oui, ne souffrons point qu'on nous croie un oison :

Si je ne suis hardi, tâchons de le paraître.

Faisons-nous du cœur par raison ;

Il est seul, comme moi ; je suis fort, j'ai bon maître.

Et voilà notre maison.

Mercure
Qui va là ?

Sosie
Moi.

Mercure
Qui, moi ?

Sosie
Moi. Courage, Sosie !

Mercure
Quel est ton sort, dis-moi ?

Sosie
D'être homme, et de parler.

Mercure
Es-tu maître ou valet ?

Sosie
Comme il me prend envie.

Mercure
Où s'adressent tes pas ?

Sosie
Où j'ai dessein d'aller.

Mercure
Ah ! ceci me déplaît.

Sosie
J'en ai l'âme ravie.

Mercure
Résolument, par force ou par amour,

Je veux savoir de toi, traître,

Ce que tu fais, d'où tu viens avant jour,

Où tu vas, à qui tu peux être.

Sosie
Je fais le bien et le mal tour à tour ;

Je viens de là, vais là ; j'appartiens à mon maître.

Mercure
Tu montres de l'esprit, et je te vois en train

De trancher avec moi de l'homme d'importance.

Il me prend un desir, pour faire connoissance,

De te donner un soufflet de ma main.

Sosie
À moi-même ?

Mercure
À toi-même : et t'en voilà certain.

(Il lui donne un soufflet.)

Sosie
Ah ! ah ! c'est tout de bon !

Mercure
Non : ce n'est que pour rire,

Et répondre à tes quolibets.

Sosie
Tudieu ! l'ami, sans vous rien dire,

Comme vous baillez des soufflets !

Mercure
Ce sont là de mes moindres coups,

De petits soufflets ordinaires.

Sosie
Si j'étois aussi prompt que vous,

Nous ferions de belles affaires.

Mercure
Tout cela n'est encor rien,

Pour y faire quelque pause :

Nous verrons bien autre chose,

Poursuivons notre entretien.

Sosie
Je quitte la partie.

(Il veut s'en aller.)

Mercure
Où vas-tu ?

Sosie
Que t'importe ?

Mercure
Je veux savoir où tu vas.

Sosie
Me faire ouvrir cette porte.

Pourquoi retiens-tu mes pas ?

Mercure
Si jusqu'à l'approcher tu pousses ton audace,

Je fais sur toi pleuvoir un orage de coups.

Sosie
Quoi ? tu veux, par ta menace,

M'empêcher d'entrer chez nous ?

Mercure
Comment, chez nous ?

Sosie
Oui, chez nous.

Mercure
Ô le traître !

Tu te dis de cette maison ?

Sosie
Fort bien. Amphitryon n'en est-il pas le maître ?

Mercure
Hé bien ! que fait cette raison ?

Sosie
Je suis son valet.

Mercure
Toi ?

Sosie
Moi.

Mercure
Son valet ?

Sosie
Sans doute.

Mercure
Valet d'Amphitryon ?

Sosie
D'Amphitryon, de lui.

Mercure
Ton nom est... ?

Sosie
Sosie.

Mercure
Heu ? comment ?

Sosie
Sosie.

Mercure
Écoute :

Sais-tu que de ma main je t'assomme aujourd'hui ?

Sosie
Pourquoi ! De quelle rage est ton âme saisie ?

Mercure
Qui te donne, dis-moi, cette témérité

De prendre le nom de Sosie ?

Sosie
Moi, je ne le prends point, je l'ai toujours porté.

Mercure
Ô le mensonge horrible ! et l'imprudence extrême !

Tu m'oses soutenir que Sosie est ton nom ?

Sosie
Fort bien : je le soutiens, par la grande raison

Qu'ainsi l'a fait des Dieux la puissance suprême,

Et qu'il n'est pas en moi de pouvoir dire non,

Et d'être un autre que moi-même.

(Mercure le bat.)

Mercure
Mille coups de bâton doivent être le prix

D'une pareille effronterie.

Sosie
Justice, citoyens ! Au secours ! je vous prie.

Mercure
Comment, bourreau, tu fais des cris ?

Sosie
De mille coups tu me meurtris,

Et tu ne veux pas que je crie ?

Mercure
C'est ainsi que mon bras...

Sosie
L'action ne vaut rien :

Tu triomphes de l'avantage

Que te donne sur moi mon manque de courage ;

Et ce n'est pas en user bien.

C'est pure fanfaronnerie

De vouloir profiter de la poltronnerie

De ceux qu'attaque notre bras.

Battre un homme à jeu sûr n'est pas d'une belle âme ;

Et le cœur est digne de blâme

Contre les gens qui n'en ont pas.

Mercure
Hé bien ! es-tu Sosie à présent ? qu'en dis-tu ?

Sosie
Tes coups n'ont point en moi fait de métamorphose ;

Et tout le changement que je trouve à la chose,

C'est d'être Sosie battu.

Mercure
Encor ? Cent autres coups pour cette autre impudence.

Sosie
De grâce, fais trêve à tes coups.

Mercure
Fais donc trêve à ton insolence.

Sosie
Tout ce qu'il te plaira ; je garde le silence :

La dispute est par trop inégale entre nous.

Mercure
Es-tu Sosie encor ? dis, traître !

Sosie
Hélas ! je suis ce que tu veux ;

Dispose de mon sort tout au gré de tes vœux :

Ton bras t'en a fait le maître.

Mercure
Ton nom étoit Sosie, à ce que tu disois ?

Sosie
Il est vrai, jusqu'ici j'ai cru la chose claire ;

Mais ton bâton, sur cette affaire,

M'a fait voir que je m'abusois.

Mercure
C'est moi qui suis Sosie, et tout Thèbes l'avoue :

Amphitryon jamais n'en eut d'autre que moi.

Sosie
Toi, Sosie ?

Mercure
Oui, Sosie ; et si quelqu'un s'y joue,

Il peut bien prendre garde à soi.

Sosie
Ciel ! me faut-il ainsi renoncer à moi-même,

Et par un imposteur me voir voler mon nom ?

Que son bonheur est extrême

De ce que je suis poltron !

Sans cela, par la mort... !

Mercure
Entre tes dents, je pense,

Tu murmures je ne sais quoi ?

Sosie
Non. Mais, au nom des Dieux, donne-moi la licence

De parler un moment à toi.

Mercure
Parle.

Sosie
Mais promets-moi, de grâce,

Que les coups n'en seront point.

Signons une trêve.

Mercure
Passe ;

Va, je t'accorde ce point.

Sosie
Qui te jette, dis-moi, dans cette fantaisie ?

Que te reviendra-t-il de m'enlever mon nom ?

Et peux-tu faire enfin, quand tu serois démon,

Que je ne sois pas moi ? que je ne sois Sosie ?

Mercure
Comment, tu peux...

Sosie
Ah ! tout doux :

Nous avons fait trêve aux coups.

Mercure
Quoi ? pendard, imposteur, coquin...

Sosie
Pour des injures,

Dis-m'en tant que tu voudras :

Ce sont légères blessures,

Et je ne m'en fâche pas.

Mercure
Tu te dis Sosie ?

Sosie
Oui. Quelque conte frivole...

Mercure
Sus, je romps notre trêve, et reprends ma parole.

Sosie
N'importe, je ne puis m'anéantir pour toi,

Et souffrir un discours si loin de l'apparence.

Être ce que je suis est-il en ta puissance ?

Et puis-je cesser d'être moi ?

S'avisa-t-on jamais d'une chose pareille ?

Et peut-on démentir cent indices pressants ?

Rêvé-je ? est-ce que je sommeille ?

Ai-je l'esprit troublé par des transports puissants ?

Ne sens-je pas bien que je veille ?

Ne suis-je pas dans mon bon sens ?

Mon maître Amphitryon ne m'a-t-il pas commis

À venir en ces lieux vers Alcmène sa femme ?

Ne lui dois-je pas faire, en lui vantant sa flamme,

Un récit de ses faits contre nos ennemis ?

Ne suis-je pas du port arrivé tout à l'heure ?

Ne tiens-je pas une lanterne en main ?

Ne te trouvé-je pas devant notre demeure ?
Ne t'y parlé-je pas d'un esprit tout humain ?
Ne te tiens-tu pas fort de ma poltronnerie
Pour m'empêcher d'entrer chez nous ?
N'as-tu pas sur mon dos exercé ta furie ?
Ne m'as-tu pas roué de coups ?
Ah ! tout cela n'est que trop véritable,
Et plût au Ciel le fût-il moins !
Cesse donc d'insulter au sort d'un misérable,
Et laisse à mon devoir s'acquitter de ses soins.

Mercure
Arrête, ou sur ton dos le moindre pas attire
Un assommant éclat de mon juste courroux.
Tout ce que tu viens de dire
Est à moi, hormis les coups.
C'est moi qu'Amphitryon députe vers Alcmène,
Et qui du port Persique arrive de ce pas ;
Moi qui viens annoncer la valeur de son bras
Qui nous fait remporter une victoire pleine,
Et de nos ennemis a mis le chef à bas ;
C'est moi qui suis Sosie enfin, de certitude,
Fils de Dave, honnête berger ;
Frère d'Arpage, mort en pays étranger ;
Mari de Cléanthis la prude,
Dont l'humeur me fait enrager ;
Qui dans Thèbe ai reçu mille coups d'étrivière,
Sans en avoir jamais dit rien,
Et jadis en public fus marqué par derrière,
Pour être trop homme de bien.

Sosie
Il a raison. À moins d'être Sosie,

On ne peut pas savoir tout ce qu'il dit ;

Et dans l'étonnement dont mon âme est saisie,

Je commence, à mon tour, à le croire un petit.

En effet, maintenant que je le considère,

Je vois qu'il a de moi taille, mine, action.

Faisons-lui quelque question,

Afin d'éclaircir ce mystère,

Parmi tout le butin fait sur nos ennemis,

Qu'est-ce qu'Amphitryon obtient pour son partage ?

Mercure
Cinq fort gros diamants, en nœud proprement mis,

Dont leur chef se paroit comme d'un rare ouvrage.

Sosie
À qui destine-t-il un si riche présent ?

Mercure
À sa femme ; et sur elle il le veut voir paraître.

Sosie
Mais où, pour l'apporter, est-il mis à présent ?

Mercure
Dans un coffret, scellé des armes de mon maître.

Sosie
Il ne ment pas d'un mot à chaque repartie,

Et de moi je commence à douter tout de bon.

Près de moi, par la force, il est déjà Sosie ;

Il pourroit bien encor l'être par la raison.

Pourtant, quand je me tâte et que je me rappelle,

Il me semble que je suis moi.

Où puis-je rencontrer quelque clarté fidèle,

Pour démêler ce que je voi ?

Ce que j'ai fait tout seul, et que n'a vu personne,

À moins d'être moi-même, on ne le peut savoir.

Par cette question il faut que je l'étonne :

C'est de quoi le confondre, et nous allons le voir.

Lorsqu'on étoit aux mains, que fis-tu dans nos tentes,

Où tu courus seul te fourrer ?

Mercure
D'un jambon...

Sosie
L'y voilà !

Mercure
Que j'allai déterrer,

Je coupai bravement deux tranches succulentes,

Dont je sus fort bien me bourrer ;

Et joignant à cela d'un vin que l'on ménage,

Et dont, avant le goût, les yeux se contentoient,

Je pris un peu de courage

Pour nos gens qui se battoient.

Sosie
Cette preuve sans pareille

En sa faveur conclut bien ;

Et l'on n'y peut dire rien,

S'il n'étoit dans la bouteille.

Je ne saurois nier, aux preuves qu'on m'expose,

Que tu ne sois Sosie, et j'y donne ma voix.

Mais si tu l'es, dis-moi qui tu veux que je sois ?

Car encor faut-il bien que je sois quelque chose.

Mercure
Quand je ne serai plus Sosie,

Sois-le, j'en demeure d'accord ;

Mais tant que je le suis, je te garantis mort,

Si tu prends cette fantaisie.

Sosie
Tout cet embarras met mon esprit sur les dents,

Et la raison à ce qu'on voit s'oppose.

Mais il faut terminer enfin par quelque chose ;

Et le plus court pour moi, c'est d'entrer là dedans.

Mercure
Ah ! tu prends donc, pendard, goût à la bastonnade ?

Sosie
Ah ! qu'est-ce ci ? grands Dieux ! il frappe un ton plus fort,

Et mon dos, pour un mois, en doit être malade.

Laissons ce diable d'homme, et retournons au port.

Ô juste Ciel ! j'ai fait une belle ambassade !

Mercure
Enfin, je l'ai fait fuir ; et sous ce traitement

De beaucoup d'actions il a reçu la peine.

Mais je vois Jupiter, que fort civilement

Reconduit l'amoureuse Alcmène.

Scène III

Jupiter, Alcmène, Cléanthis, Mercure

Jupiter
Défendez, chère Alcmène, aux flambeaux d'approcher.

Ils m'offrent des plaisirs en m'offrant votre vue ;

Mais ils pourroient ici découvrir ma venue,

Qu'il est à propos de cacher.

Mon amour, que gênoient tous ces soins éclatants

Où me tenoit lié la gloire de nos armes,

Au devoir de ma charge a volé les instants

Qu'il vient de donner à vos charmes.

Ce vol qu'à vos beautés mon cœur a consacré

Pourroit être blâmé dans la bouche publique,

Et j'en veux pour témoin unique

Celle qui peut m'en savoir gré.

Alcmène
Je prends, Amphitryon, grande part à la gloire
Que répandent sur vous vos illustres exploits ;
Et l'éclat de votre victoire
Sait toucher de mon cœur les sensibles endroits ;
Mais quand je vois que cet honneur fatal
Éloigne de moi ce que j'aime,
Je ne puis m'empêcher, dans ma tendresse extrême,
De lui vouloir un peu de mal,
Et d'opposer mes vœux à cet ordre suprême
Qui des Thébains vous fait le général.
C'est une douce chose, après une victoire,
Que la gloire où l'on voit ce qu'on aime élevé ;
Mais parmi les périls mêlés à cette gloire,
Un triste coup, hélas ! est bientôt arrivé.
De combien de frayeurs a-t-on l'âme blessée,
Au moindre choc dont on entend parler !
Voit-on, dans les horreurs d'une telle pensée,
Par où jamais se consoler
Du coup dont on est menacée ?
Et de quelque laurier qu'on couronne un vainqueur,
Quelque part que l'on ait à cet honneur suprême,
Vaut-il ce qu'il en coûte aux tendresses d'un cœur
Qui peut, à tout moment, trembler pour ce qu'il aime ?

Jupiter
Je ne vois rien en vous dont mon feu ne s'augmente :
Tout y marque à mes yeux un cœur bien enflammé ;
Et c'est, je vous l'avoue, une chose charmante
De trouver tant d'amour dans un objet aimé.
Mais, si je l'ose dire, un scrupule me gêne

Aux tendres sentiments que vous me faites voir ;
Et pour les bien goûter, mon amour, chère Alcmène,
Voudroit n'y voir entrer rien de votre devoir :
Qu'à votre seule ardeur, qu'à ma seule personne,
Je dusse les faveurs que je reçois de vous,
Et que la qualité que j'ai de votre époux
Ne fût point ce qui me les donne.

Alcmène
C'est de ce nom pourtant que l'ardeur qui me brûle
Tient le droit de paroître au jour,
Et je ne comprends rien à ce nouveau scrupule
Dont s'embarrasse votre amour.

Jupiter
Ah ! ce que j'ai pour vous d'ardeur et de tendresse
Passe aussi celle d'un époux,
Et vous ne savez pas, dans des moments si doux,
Quelle en est la délicatesse.
Vous ne concevez point qu'un cœur bien amoureux
Sur cent petits égards s'attache avec étude,
Et se fait une inquiétude
De la manière d'être heureux.
En moi, belle et charmante Alcmène,
Vous voyez un mari, vous voyez un amant ;
Mais l'amant seul me touche, à parler franchement,
Et je sens, près de vous, que le mari le gêne.
Cet amant, de vos vœux jaloux au dernier point,
Souhaite qu'à lui seul votre cœur s'abandonne,
Et sa passion ne veut point
De ce que le mari lui donne.
Il veut de pure source obtenir vos ardeurs,

Et ne veut rien tenir des nœuds de l'hyménée,
Rien d'un fâcheux devoir qui fait agir les cœurs,
Et par qui, tous les jours, des plus chères faveurs
La douceur est empoisonnée.
Dans le scrupule enfin dont il est combattu,
Il veut, pour satisfaire à sa délicatesse,
Que vous le sépariez d'avec ce qui le blesse,
Que le mari ne soit que pour votre vertu,
Et que de votre cœur, de bonté revêtu,
L'amant ait tout l'amour et toute la tendresse.

Alcmène
Amphitryon, en vérité,
Vous vous moquez de tenir ce langage,
Et j'aurois peur qu'on ne vous crût pas sage,
Si de quelqu'un vous étiez écouté.

Jupiter
Ce discours est plus raisonnable,
Alcmène, que vous ne pensez ;
Mais un plus long séjour me rendroit trop coupable,
Et du retour au port les moments sont pressés.
Adieu : de mon devoir l'étrange barbarie
Pour un temps m'arrache de vous ;
Mais, belle Alcmène, au moins, quand vous verrez l'époux,
Songez à l'amant, je vous prie.

Alcmène
Je ne sépare point ce qu'unissent les Dieux,
Et l'époux et l'amant me sont fort précieux.

Cléanthis
Ô Ciel ! que d'aimables caresses
D'un époux ardemment chéri !
Et que mon traître de mari

Est loin de toutes ces tendresses !

Mercure
La Nuit, qu'il me faut avertir,

N'a plus qu'à plier tous ces voiles ;

Et, pour effacer les étoiles,

Le Soleil de son lit peut maintenant sortir.

Scène IV

Cléanthis, Mercure
(Mercure veut s'en aller.)

Cléanthis
Quoi ? c'est ainsi que l'on me quitte ?

Mercure
Et comment donc ? Ne veux-tu pas

Que de mon devoir je m'acquitte ?

Et que d'Amphitryon j'aille suivre les pas ?

Cléanthis
Mais avec cette brusquerie,

Traître, de moi te séparer !

Mercure
Le beau sujet de fâcherie !

Nous avons tant de temps ensemble à demeurer.

Cléanthis
Mais quoi ? partir ainsi d'une façon brutale,

Sans me dire un seul mot de douceur pour régale !

Mercure
Diantre ! où veux-tu que mon esprit

T'aille chercher des fariboles ?

Quinze ans de mariage épuisent les paroles,

Et depuis un long temps nous nous sommes tout dit.

Cléanthis
Regarde, traître, Amphitryon,

Vois combien pour Alcmène il étale de flamme,

Et rougis là-dessus du peu de passion

Que tu témoignes pour ta femme.

Mercure
Hé ! mon Dieu ! Cléanthis, ils sont encore amants.

Il est certain âge où tout passe ;

Et ce qui leur sied bien dans ces commencements,

En nous, vieux mariés, auroit mauvaise grâce.

Il nous feroit beau voir, attachés face à face

À pousser les beaux sentiments !

Cléanthis
Quoi ? suis-je hors d'état, perfide, d'espérer

Qu'un cœur auprès de moi soupire ?

Mercure
Non, je n'ai garde de le dire ;

Mais je suis trop barbon pour oser soupirer,

Et je ferois crever de rire.

Cléanthis
Mérites-tu, pendard, cet insigne bonheur

De te voir pour épouse une femme d'honneur ?

Mercure
Mon Dieu ! tu n'es que trop honnête :

Ce grand honneur ne me vaut rien.

Ne sois point si femme de bien,

Et me romps un peu moins la tête.

Cléanthis
Comment ? de trop bien vivre on te voit me blâmer ?

Mercure
La douceur d'une femme est tout ce qui me charme ;

Et ta vertu fait un vacarme

Qui ne cesse de m'assommer.

Cléanthis
Il te faudroit des cœurs pleins de fausses tendresses,

De ces femmes aux beaux et louables talents,

Qui savent accabler leurs maris de caresses,

Pour leur faire avaler l'usage des galants.

Mercure
Ma foi ! veux-tu que je te dise ?

Un mal d'opinion ne touche que les sots ;

Et je prendrois pour ma devise :

"Moins d'honneur, et plus de repos."

Cléanthis
Comment ? tu souffrirois, sans nulle répugnance,

Que j'aimasse un galant avec toute licence ?

Mercure
Oui, si je n'étois plus de tes cris rebattu,

Et qu'on te vît changer d'humeur et de méthode.

J'aime mieux un vice commode

Qu'une fatigante vertu.

Adieu, Cléanthis, ma chère âme :

Il me faut suivre Amphitryon.

(Il s'en va.)

Cléanthis
Pourquoi, pour punir cet infâme,

Mon cœur n'a-t-il assez de résolution ?

Ah ! que dans cette occasion,

J'enrage d'être honnête femme !

Acte II

Scène I

Amphitryon, Sosie

Amphitryon
Viens çà, bourreau, viens çà. Sais-tu, maître fripon,

Qu'à te faire assommer ton discours peut suffire ?

Et que pour te traiter comme je le desire,

Mon courroux n'attend qu'un bâton ?

Sosie
Si vous le prenez sur ce ton,

Monsieur, je n'ai plus rien à dire,

Et vous aurez toujours raison.

Amphitryon
Quoi ? tu veux me donner pour des vérités, traître,

Des contes que je vois d'extravagance outrés ?

Sosie
Non : je suis le valet, et vous êtes le maître ;

Il n'en sera, Monsieur, que ce que vous voudrez.

Amphitryon
Çà, je veux étouffer le courroux qui m'enflamme,

Et tout du long t'ouïr sur ta commission.

Il faut, avant que voir ma femme,

Que je débrouille ici cette confusion.

Rappelle tous tes sens, rentre bien dans ton âme,

Et réponds, mot pour mot, à chaque question.

Sosie
Mais, de peur d'incongruité,

Dites-moi, de grâce, à l'avance,

De quel air il vous plaît que ceci soit traité.

Parlerai-je, Monsieur, selon ma conscience,

Ou comme auprès des grands on le voit usité ?

Faut-il dire la vérité,

Ou bien user de complaisance ?

Amphitryon
Non : je ne te veux obliger

Qu'à me rendre de tout un compte fort sincère.

Sosie
Bon, c'est assez ; laissez-moi faire :

Vous n'avez qu'à m'interroger.

Amphitryon
Sur l'ordre que tantôt je t'avois su prescrire... ?

Sosie
Je suis parti, les cieux d'un noir crêpe voilés,

Pestant fort contre vous dans ce fâcheux martyre,

Et maudissant vingt fois l'ordre dont vous parlez.

Amphitryon
Comment, coquin ?

Sosie
Monsieur, vous n'avez rien qu'à dire,

Je mentirai, si vous voulez.

Amphitryon
Voilà comme un valet montre pour nous du zèle.

Passons. Sur les chemins que t'est-il arrivé ?

Sosie
D'avoir une frayeur mortelle,

Au moindre objet que j'ai trouvé.

Amphitryon
Poltron !

Sosie
En nous formant Nature a ses caprices ;

Divers penchants en nous elle fait observer :

Les uns à s'exposer trouvent mille délices ;

Moi, j'en trouve à me conserver.

Amphitryon
Arrivant au logis... ?

Sosie
J'ai devant notre porte,

En moi-même voulu répéter un petit

Sur quel ton et de quelle sorte

Je ferois du combat le glorieux récit.

Amphitryon
Ensuite ?

Sosie
On m'est venu troubler et mettre en peine.

Amphitryon
Et qui ?

Sosie
Sosie, un moi, de vos ordres jaloux,

Que vous avez du port envoyé vers Alcmène,

Et qui de nos secrets a connoissance pleine,

Comme le moi qui parle à vous.

Amphitryon
Quels contes !

Sosie
Non, Monsieur, c'est la vérité pure.

Ce moi plutôt que moi s'est au logis trouvé ;

Et j'étois venu, je vous jure,

Avant que je fusse arrivé.

Amphitryon
D'où peut procéder, je te prie,

Ce galimatias maudit ?

Est-ce songe ? est-ce ivrognerie ?

Aliénation d'esprit ?

Ou méchante plaisanterie ?

Sosie
Non : c'est la chose comme elle est,

Et point du tout conte frivole.

Je suis homme d'honneur, j'en donne ma parole,

Et vous m'en croirez, s'il vous plaît.

Je vous dis que, croyant n'être qu'un seul Sosie,

Je me suis trouvé deux chez nous ;

Et que de ces deux moi, piqués de jalousie,

L'un est à la maison, et l'autre est avec vous ;

Que le moi que voici, chargé de lassitude

A trouvé l'autre moi frais, gaillard, et dispos,

Et n'ayant d'autre inquiétude

Que de battre et casser des os.

Amphitryon
Il faut être, je le confesse,

D'un esprit bien posé, bien tranquille, bien doux,

Pour souffrir qu'un valet de chansons me repaisse.

Sosie
Si vous vous mettez en courroux,

Plus de conférence entre nous :

Vous savez que d'abord tout cesse.

Amphitryon
Non : sans emportement je te veux écouter ;

Je l'ai promis. Mais dis, en bonne conscience,

Au mystère nouveau que tu me viens conter

Est-il quelque ombre d'apparence ?

Sosie
Non : vous avez raison, et la chose à chacun

Hors de créance doit paroître.

C'est un fait à n'y rien connoître,

Un conte extravagant, ridicule, importun :

Cela choque le sens commun ;

Mais cela ne laisse pas d'être.

Amphitryon
Le moyen d'en rien croire, à moins qu'être insensé ?

Sosie
Je ne l'ai pas cru, moi, sans une peine extrême :

Je me suis d'être deux senti l'esprit blessé,

Et longtemps d'imposteur j'ai traité ce moi-même.

Mais à me reconnoître enfin il m'a forcé :

J'ai vu que c'étoit moi, sans aucun stratagème ;

Des pieds jusqu'à la tête, il est comme moi fait,

Beau, l'air noble, bien pris, les manières charmantes ;

Enfin deux gouttes de lait

Ne sont pas plus ressemblantes ;

Et n'étoit que ses mains sont un peu trop pesantes,

J'en serois fort satisfait.

Amphitryon
À quelle patience il faut que je m'exhorte !

Mais enfin n'es-tu pas entré dans la maison ?

Sosie
Bon, entré ! Hé ! de quelle sorte ?

Ai-je voulu jamais entendre de raison ?

Et ne me suis-je pas interdit notre porte ?

Amphitryon
Comment donc ?

Sosie
Avec un bâton :

Dont mon dos sent encore une douleur très-forte.

Amphitryon
On t'a battu ?

Sosie
Vraiment.

Amphitryon
Et qui ?

Sosie
Moi.

Amphitryon
Toi, te battre ?

Sosie
Oui, moi : non pas le moi d'ici,

Mais le moi du logis, qui frappe comme quatre.

Amphitryon
Te confonde le Ciel de me parler ainsi !

Sosie
Ce ne sont point des badinages.

Le moi que j'ai trouvé tantôt

Sur le moi qui vous parle a de grands avantages :

Il a le bras fort, le cœur haut ;

J'en ai reçu des témoignages,

Et ce diable de moi m'a rossé comme il faut :

C'est un drôle qui fait des rages.

Amphitryon
Achevons. As-tu vu ma femme ?

Sosie
Non.

Amphitryon
Pourquoi ?

Sosie
Par une raison assez forte.

Amphitryon
Qui t'a fait y manquer, maraud ? explique-toi.

Sosie
Faut-il le répéter vingt fois de même sorte ?

Moi, vous dis-je, ce moi plus robuste que moi,

Ce moi qui s'est de force emparé de la porte,

Ce moi qui m'a fait filer doux,

Ce moi qui le seul moi veut être,

Ce moi de moi-même jaloux,

Ce moi vaillant, dont le courroux

Au moi poltron s'est fait connaître,

Enfin ce moi qui suis chez nous,

Ce moi qui s'est montré mon maître,

Ce moi qui m'a roué de coups.

Amphitryon
Il faut que ce matin, à force de trop boire,

Il se soit troublé le cerveau.

Sosie
Je veux être pendu si j'ai bu que de l'eau :

À mon serment on m'en peut croire.

Amphitryon
Il faut donc qu'au sommeil tes sens se soient portés ?

Et qu'un songe fâcheux, dans ses confus mystères,

T'ait fait voir toutes les chimères

Dont tu me fais des vérités ?

Sosie
Tout aussi peu. Je n'ai point sommeillé,

Et n'en ai même aucune envie.

Je vous parle bien éveillé ;

J'étois bien éveillé ce matin, sur ma vie !

Et bien éveillé même étoit l'autre Sosie,

Quand il m'a si bien étrillé.

Amphitryon
Suis-moi. Je t'impose silence :

C'est trop me fatiguer l'esprit ;

Et je suis un vrai fou d'avoir la patience

D'écouter d'un valet les sottises qu'il dit.

Sosie
Tous les discours sont des sottises,

Partant d'un homme sans éclat ;

Ce seroit paroles exquises

Si c'étoit un grand qui parlât.

Amphitryon
Entrons, sans davantage attendre.

Mais Alcmène paroît avec tous ses appas.

En ce moment sans doute elle ne m'attend pas

Et mon abord la va surprendre.

Scène II

Alcmène, Cléanthis, Amphitryon, Sosie

Alcmène
Allons pour mon époux, Cléanthis, vers les Dieux

Nous acquitter de nos hommages,

Et les remercier des succès glorieux

Dont Thèbes, par son bras, goûte les avantages.

Ô dieux !

Amphitryon
Fasse le Ciel qu'Amphitryon vainqueur

Avec plaisir soit revu de sa femme,

Et que ce jour favorable à ma flamme

Vous redonne à mes yeux avec le même cœur,

Que j'y retrouve autant d'ardeur

Que vous en rapporte mon âme !

Alcmène
Quoi ? de retour si tôt ?

Amphitryon
Certes, c'est en ce jour

Me donner de vos feux un mauvais témoignage,

Et ce "Quoi ? si tôt de retour ? "

En ces occasions n'est guère le langage

D'un cœur bien enflammé d'amour.

J'osois me flatter en moi-même

Que loin de vous j'aurois trop demeuré.

L'attente d'un retour ardemment desiré

Donne à tous les instants une longueur extrême,

Et l'absence de ce qu'on aime,

Quelque peu qu'elle dure, a toujours trop duré.

Alcmène
Je ne vois...

Amphitryon
Non, Alcmène, à son impatience

On mesure le temps en de pareils états ;

Et vous comptez les moments de l'absence

En personne qui n'aime pas.

Lorsque l'on aime comme il faut,

Le moindre éloignement nous tue,

Et ce dont on chérit la vue

Ne revient jamais assez tôt.

De votre accueil, je le confesse,

Se plaint ici mon amoureuse ardeur,

Et j'attendois de votre cœur

D'autres transports de joie et de tendresse.

Alcmène
J'ai peine à comprendre sur quoi

Vous fondez les discours que je vous entends faire ;

Et si vous vous plaignez de moi,

Je ne sais pas, de bonne foi,

Ce qu'il faut pour vous satisfaire,

Hier au soir, ce me semble, à votre heureux retour,

On me vit témoigner une joie assez tendre,

Et rendre aux soins de votre amour

Tout ce que de mon cœur vous aviez lieu d'attendre.

Amphitryon
Comment ?

Alcmène
Ne fis-je pas éclater à vos yeux

Les soudains mouvements d'une entière allégresse ?

Et le transport d'un cœur peut-il s'expliquer mieux,

Au retour d'un époux qu'on aime avec tendresse ?

Amphitryon
Que me dites-vous là ?

Alcmène
Que même votre amour

Montra de mon accueil une joie incroyable ;

Et que, m'ayant quittée à la pointe du jour,

Je ne vois pas qu'à ce soudain retour

Ma surprise soit si coupable.

Amphitryon
Est-ce que du retour que j'ai précipité

Un songe, cette nuit, Alcmène, dans votre âme

A prévenu la vérité ?

Et que m'ayant peut-être en dormant bien traité

Votre cœur se croit vers ma flamme

Assez amplement acquitté ?

Alcmène
Est-ce qu'une vapeur, par sa malignité,

Amphitryon, a dans votre âme

Du retour d'hier au soir brouillé la vérité ?

Et que du doux accueil duquel je m'acquittai

Votre cœur prétend à ma flamme

Ravir toute l'honnêteté ?

Amphitryon
Cette vapeur dont vous me régalez

Est un peu, ce me semble, étrange.

Alcmène
C'est ce qu'on peut donner pour change

Au songe dont vous me parlez.

Amphitryon
À moins d'un songe, on ne peut pas sans doute

Excuser ce qu'ici votre bouche me dit.

Alcmène
À moins d'une vapeur qui vous trouble l'esprit,

On ne peut pas sauver ce que de vous j'écoute.

Amphitryon
Laissons un peu cette vapeur, Alcmène.

Alcmène
Laissons un peu ce songe, Amphitryon.

Amphitryon
Sur le sujet dont il est question,

Il n'est guère de jeu que trop loin on ne mène.

Alcmène
Sans doute ; et pour marque certaine,

Je commence à sentir un peu d'émotion.

Amphitryon
Est-ce donc que par là vous voulez essayer

À réparer l'accueil dont je vous ai fait plainte ?

Alcmène
Est-ce donc que par cette feinte

Vous désirez vous égayer ?

Amphitryon
Ah ! de grâce, cessons, Alcmène, je vous prie,

Et parlons sérieusement.

Alcmène
Amphitryon, c'est trop pousser l'amusement :

Finissons cette raillerie.

Amphitryon
Quoi ? vous osez me soutenir en face

Que plus tôt qu'à cette heure on m'ait ici pu voir ?

Alcmène
Quoi ? vous voulez nier avec audace

Que dès hier en ces lieux vous vîntes sur le soir ?

Amphitryon
Moi ! je vins hier ?

Alcmène
Sans doute ; et dès devant l'aurore,

Vous vous en êtes retourné.

Amphitryon
Ciel ! un pareil débat s'est-il pu voir encore ?

Et qui de tout ceci ne seroit étonné ?

Sosie ?

Sosie
Elle a besoin de six grains d'ellébore.

Monsieur, son esprit est tourné.

Amphitryon
Alcmène, au nom de tous les Dieux !

Ce discours a d'étranges suites :

Reprenez vos sens un peu mieux,

Et pensez à ce que vous dites.

Alcmène
J'y pense mûrement aussi,

Et tous ceux du logis ont vu votre arrivée.

J'ignore quel motif vous fait agir ainsi ;

Mais si la chose avoit besoin d'être prouvée,

S'il étoit vrai qu'on pût ne s'en souvenir pas,

De qui puis-je tenir, que de vous, la nouvelle

Du dernier de tous vos combats ?

Et les cinq diamants que portoit Ptérélas,

Qu'a fait dans la nuit éternelle

Tomber l'effort de votre bras ?

Et pourroit-on vouloir un plus sûr témoignage ?

Amphitryon
Quoi ? je vous ai déjà donné

Le nœud de diamants que j'eus pour mon partage,

Et que je vous ai destiné ?

Alcmène
Assurément. Il n'est pas difficile.

De vous en bien convaincre.

Amphitryon
Et comment ?

Alcmène
Le voici.

Amphitryon
Sosie !

Sosie
Elle se moque, et je le tiens ici ;

Monsieur, la feinte est inutile.

Amphitryon
Le cachet est entier.

Alcmène
Est-ce une vision ?

Tenez. Trouverez-vous cette preuve assez forte ?

Amphitryon
Ah Ciel ! ô juste Ciel !

Alcmène
Allez, Amphitryon,

Vous vous moquez d'en user de la sorte,

Et vous en devriez avoir confusion.

Amphitryon
Romps vite ce cachet.

Sosie, ayant ouvert le coffret.
Ma foi, la place est vide.

Il faut que par magie on ait su le tirer,

Ou bien que de lui-même il soit venu, sans guide,

Vers celle qu'il a su qu'on en vouloit parer.

Amphitryon
Ô Dieux, dont le pouvoir sur les choses préside,

Quelle est cette aventure ? et qu'en puis-je augurer

Dont mon amour ne s'intimide !

Sosie
Si sa bouche dit vrai, nous avons même sort,

Et de même que moi, Monsieur, vous êtes double.

Amphitryon
Tais-toi.

Alcmène
Sur quoi vous étonner si fort ?

Et d'où peut naître ce grand trouble ?

Amphitryon
Ô Ciel ! quel étrange embarras !

Je vois des incidents qui passent la nature ;

Et mon honneur redoute une aventure

Que mon esprit ne comprend pas.

Alcmène
Songez-vous, en tenant cette preuve sensible,

À me nier encor votre retour pressé ?

Amphitryon
Non ; mais à ce retour daignez, s'il est possible,

Me conter ce qui s'est passé.

Alcmène
Puisque vous demandez un récit de la chose.

Vous voulez dire donc que ce n'étoit pas vous ?

Amphitryon
Pardonnez-moi ; mais j'ai certaine cause

Qui me fait demander ce récit entre nous,

Alcmène
Les soucis importants qui vous peuvent saisir,

Vous ont-ils fait si vite en perdre la mémoire ?

Amphitryon
Peut-être ; mais enfin vous me ferez plaisir

De m'en dire toute l'histoire.

Alcmène
L'histoire n'est pas longue. À vous je m'avançai,

Pleine d'une aimable surprise ;

Tendrement je vous embrassai,

Et témoignai ma joie à plus d'une reprise.

Amphitryon, en soi-même.
Ah ! d'un si doux accueil je me serois passé.

Alcmène
Vous me fîtes d'abord ce présent d'importance,

Que du butin conquis vous m'aviez destiné.

Votre cœur, avec véhémence,

M'étala de ses feux toute la violence,

Et les soins importuns qui l'avoient enchaîné,

L'aise de me revoir, les tourments de l'absence,

Tout le souci que son impatience

Pour le retour s'étoit donné ;

Et jamais votre amour, en pareille occurrence,

Ne me parut si tendre et si passionné.

Amphitryon, en soi-même.
Peut-on plus vivement se voir assassiné ?

Alcmène
Tous ces transports, toute cette tendresse,

Comme vous croyez bien, ne me déplaisoient pas ;

Et s'il faut que je le confesse,

Mon cœur, Amphitryon, y trouvoit mille appas.

Amphitryon
Ensuite, s'il vous plaît.

Alcmène
Nous nous entrecoupâmes

De mille questions qui pouvoient nous toucher.

On servit. Tête à tête ensemble nous soupâmes ;

Et le souper fini, nous nous fûmes coucher.

Amphitryon
Ensemble ?

Alcmène
Assurément. Quelle est cette demande ?

Amphitryon
Ah ! c'est ici le coup le plus cruel de tous,

Et dont à s'assurer trembloit mon feu jaloux.

Alcmène
D'où vous vient à ce mot une rougeur si grande ?

Ai-je fait quelque mal de coucher avec vous ?

Amphitryon
Non, ce n'étoit pas moi, pour ma douleur sensible :

Et qui dit qu'hier ici mes pas se sont portés,

Dit de toutes les faussetés

La fausseté la plus horrible.

Alcmène
Amphitryon !

Amphitryon
Perfide !

Alcmène
Ah ! quel emportement !

Amphitryon
Non, non : plus de douceur et plus de déférence,

Ce revers vient à bout de toute ma constance ;

Et mon cœur ne respire, en ce fatal moment,

Et que fureur et que vengeance.

Alcmène
De qui donc vous venger ? et quel manque de foi

Vous fait ici me traiter de coupable !

Amphitryon
Je ne sais pas, mais ce n'étoit pas moi ;

Et c'est un désespoir qui de tout rend capable.

Alcmène
Allez, indigne époux, le fait parle de soi,

Et l'imposture est effroyable.

C'est trop me pousser là-dessus.

Et d'infidélité me voir trop condamnée.

Si vous cherchez, dans ces transports confus,

Un prétexte à briser les nœuds d'un hyménée

Qui me tient à vous enchaînée,

Tous ces détours sont superflus ;

Et me voilà déterminée

À souffrir qu'en ce jour nos liens soient rompus.

Amphitryon
Après l'indigne affront que l'on me fait connoître,

C'est bien à quoi sans doute il faut vous préparer :

C'est le moins qu'on doit voir, et les choses peut-être

Pourront n'en pas là demeurer.

Le déshonneur est sûr, mon malheur m'est visible,

Et mon amour en vain voudroit me l'obscurcir ;

Mais le détail encor ne m'en est pas sensible,

Et mon juste courroux prétend s'en éclaircir.

Votre frère déjà peut hautement répondre

Que jusqu'à ce matin je ne l'ai point quitté :

Je m'en vais le chercher, afin de vous confondre

Sur ce retour qui m'est faussement imputé.

Après, nous percerons jusqu'au fond d'un mystère

Jusques à présent inouï ;

Et dans les mouvements d'une juste colère,

Malheur à qui m'aura trahi !

Sosie
Monsieur...

Amphitryon
Ne m'accompagne pas,

Et demeure ici pour m'attendre.

Cléanthis
Faut-il ? ...

Alcmène
Je ne puis rien entendre :

Laisse-moi seule et ne suis point mes pas.

Scène III

Cléanthis, Sosie

Cléanthis
Il faut que quelque chose ait brouillé sa cervelle ;

Mais le frère sur-le-champ

Finira cette querelle.

Sosie
C'est ici, pour mon maître, un coup assez touchant.

Et son aventure est cruelle.

Je crains fort pour mon fait quelque chose approchant,

Et je m'en veux tout doux éclaircir avec elle.

Cléanthis
Voyez s'il me viendra seulement aborder !

Mais je veux m'empêcher de rien faire paroître.

Sosie
La chose quelquefois est fâcheuse à connoître,

Et je tremble à la demander.

Ne vaudroit-il point mieux, pour ne rien hasarder,

Ignorer ce qu'il en peut être ?

Allons, tout coup vaille, il faut voir,

Et je ne m'en saurois défendre.

La foiblesse humaine est d'avoir

Des curiosités d'apprendre

Ce qu'on ne voudroit pas savoir.

Dieu te gard', Cléanthis !

Cléanthis
Ah ! ah ! tu t'en avises,

Traître, de t'approcher de nous !

Sosie
Mon Dieu ! qu'as-tu ? toujours on te voit en courroux,

Et sur rien tu te formalises.

Cléanthis
Qu'appelles-tu sur rien, dis ?

Sosie
J'appelle sur rien

Ce qui sur rien s'appelle en vers ainsi qu'en prose ;

Et rien, comme tu le sais bien,

Veut dire rien, ou peu de chose.

Cléanthis
Je ne sais qui me tient, infâme,

Que je ne t'arrache les yeux,

Et ne t'apprenne où va le courroux d'une femme.

Sosie
Holà ! d'où te vient donc ce transport furieux ?

Cléanthis
Tu n'appelles donc rien le procédé, peut-être,

Qu'avec moi ton cœur a tenu ?

Sosie
Et quel ?

Cléanthis
Quoi ? tu fais l'ingénu ?

Est-ce qu'à l'exemple du maître

Tu veux dire qu'ici tu n'es pas revenu ?

Sosie
Non, je sais fort bien le contraire ;

Mais je ne t'en fais pas le fin :

Nous avions bu de je ne sais quel vin,

Qui m'a fait oublier tout ce que j'ai pu faire.

Cléanthis
Tu crois peut-être excuser par ce trait...

Sosie
Non, tout de bon, tu m'en peux croire.

J'étois dans un état où je puis avoir fait

Des choses dont j'aurois regret,

Et dont je n'ai nulle mémoire.

Cléanthis
Tu ne te souviens point du tout de la manière

Dont tu m'as su traiter, étant venu du port ?

Sosie
Non plus que rien. Tu peux m'en faire le rapport :

Je suis équitable et sincère,

Et me condamnerai moi-même, si j'ai tort.

Cléanthis
Comment ? Amphitryon m'ayant su disposer,

Jusqu'à ce que tu vins j'avois poussé ma veille ;

Mais je ne vis jamais une froideur pareille :

De ta femme il fallut moi-même t'aviser ;

Et lorsque je fus te baiser,

Tu détournas le nez, et me donnas l'oreille.

Sosie
Bon !

Cléanthis
Comment, bon ?

Sosie
Mon Dieu ! tu ne sais pas pourquoi,

Cléanthis, je tiens ce langage :

J'avois mangé de l'ail, et fis en homme sage

De détourner un peu mon haleine de toi.

Cléanthis
Je te sus exprimer des tendresses de cœur ;

Mais à tous mes discours tu fus comme une souche ;

Et jamais un mot de douceur

Ne te put sortir de la bouche.

Sosie
Courage !

Cléanthis
Enfin ma flamme eut beau s'émanciper,

Sa chaste ardeur en toi ne trouva rien que glace ;

Et dans un tel retour, je te vis la tromper,

Jusqu'à faire refus de prendre au lit la place

Que les lois de l'hymen t'obligent d'occuper.

Sosie
Quoi ? je ne couchai point...

Cléanthis
Non, lâche.

Sosie
Est-il possible ?

Cléanthis
Traître, il n'est que trop assuré.

C'est de tous les affronts l'affront le plus sensible ;

Et loin que ce matin ton cœur l'ait réparé,

Tu t'es d'avec moi séparé

Par des discours chargés d'un mépris tout visible.

Sosie
Vivat Sosie !

Cléanthis
Hé quoi ? ma plainte a cet effet ?

Tu ris après ce bel ouvrage ?

Sosie
Que je suis de moi satisfait !

Cléanthis
Exprime-t-on ainsi le regret d'un outrage ?

Sosie
Je n'aurois jamais cru que j'eusse été si sage.

Cléanthis
Loin de te condamner d'un si perfide trait,

Tu m'en fais éclater la joie en ton visage !

Sosie
Mon Dieu, tout doucement ! Si je parois joyeux,

Crois que j'en ai dans l'âme une raison très-forte,

Et que, sans y penser, je ne fis jamais mieux

Que d'en user tantôt avec toi de la sorte.

Cléanthis
Traître, te moques-tu de moi ?

Sosie
Non, je te parle avec franchise.

En l'état où j'étois, j'avois certain effroi,

Dont avec ton discours mon âme s'est remise.

Je m'appréhendois fort, et craignois qu'avec toi

Je n'eusse fait quelque sottise.

Cléanthis
Quelle est cette frayeur ? et sachons donc pourquoi.

Sosie
Les médecins disent, quand on est ivre,

Que de sa femme on se doit abstenir,

Et que dans cet état il ne peut provenir

Que des enfants pesants et qui ne sauroient vivre.

Vois, si mon cœur n'eût su de froideur se munir,

Quels inconvénients auroient pu s'en ensuivre !

Cléanthis
Je me moque des médecins,

Avec leurs raisonnements fades :

Qu'ils règlent ceux qui sont malades,

Sans vouloir gouverner les gens qui sont bien sains.

Ils se mêlent de trop d'affaires,

De prétendre tenir nos chastes feux gênés ;

Et sur les jours caniculaires

Ils nous donnent encore, avec leurs lois sévères,

De cent sots contes par le nez.

Sosie
Tout doux !

Cléanthis
Non : je soutiens que cela conclut mal :

Ces raisons sont raisons d'extravagantes têtes.

Il n'est ni vin ni temps qui puisse être fatal

À remplir le devoir de l'amour conjugal ;

Et les médecins sont des bêtes.

Sosie
Contre eux, je t'en supplie, apaise ton courroux :

Ce sont d'honnêtes gens, quoi que le monde en dise.

Cléanthis
Tu n'es pas où tu crois ; en vain tu files doux :

Ton excuse n'est point une excuse de mise ;

Et je me veux venger tôt ou tard, entre nous,

De l'air dont chaque jour je vois qu'on me méprise.

Des discours de tantôt je garde tous les coups,

Et tâcherai d'user, lâche et perfide époux,

De cette liberté que ton cœur m'a permise.

Sosie
Quoi ?

Cléanthis
Tu m'as dit tantôt que tu consentois fort,

Lâche, que j'en aimasse un autre.

Sosie
Ah ! pour cet article, j'ai tort.

Je m'en dédis, il y va trop du nôtre :

Garde-toi bien de suivre ce transport.

Cléanthis
Si je puis une fois pourtant

Sur mon esprit gagner la chose...

Sosie
Fais à ce discours quelque pause :

Amphitryon revient, qui me paroît content.

Scène IV

Jupiter, Cléanthis, Sosie

Jupiter
Je viens prendre le temps de rapaiser Alcmène,

De bannir les chagrins que son cœur veut garder,

Et donner à mes feux, dans ce soin qui m'amène,

Le doux plaisir de se raccommoder.

Alcmène est là-haut, n'est-ce pas ?

Cléanthis
Oui, pleine d'une inquiétude

Qui cherche de la solitude,

Et qui m'a défendu d'accompagner ses pas.

Jupiter
Quelque défense qu'elle ait faite,

Elle ne sera pas pour moi.

Cléanthis
Son chagrin, à ce que je voi,

A fait une prompte retraite.

Scène V

Cléanthis, Sosie

Sosie
Que dis-tu, Cléanthis, de ce joyeux maintien,

Après son fracas effroyable ?

Cléanthis
Que si toutes nous faisions bien,

Nous donnerions tous les hommes au diable.

Et que le meilleur n'en vaut rien.

Sosie
Cela se dit dans le courroux ;

Mais aux hommes par trop vous êtes accrochées ;

Et vous seriez, ma foi ! toutes bien empêchées,

Si le diable les prenoit tous.

Cléanthis
Vraiment...

Sosie
Les voici. Taisons-nous.

Scène VI

Jupiter, Alcmène, Cléanthis, Sosie

Jupiter
Voulez-vous me désespérer

Hélas ! arrêtez, belle Alcmène.

Alcmène
Non, avec l'auteur de ma peine

Je ne puis du tout demeurer.

Jupiter
De grâce...

Alcmène
Laissez-moi.

Jupiter
Quoi... ?

Alcmène
Laissez-moi, vous dis-je.

Jupiter
Ses pleurs touchent mon âme, et sa douleur m'afflige.

Souffrez que mon cœur...

Alcmène
Non, ne suivez point mes pas.

Jupiter
Où voulez-vous aller ?

Alcmène
Où vous ne serez pas.

Jupiter
Ce vous est une attente vaine.

Je tiens à vos beautés par un nœud trop serré,

Pour pouvoir un moment en être séparé :

Je vous suivrai partout, Alcmène.

Alcmène
Et moi, partout je vous fuirai.

Jupiter
Je suis donc bien épouvantable ?

Alcmène
Plus qu'on ne peut dire, à mes yeux.

Oui, je vous vois comme un monstre effroyable,

Un monstre cruel, furieux,

Et dont l'approche est redoutable,

Comme un monstre à fuir en tous lieux.

Mon cœur souffre, à vous voir, une peine incroyable ;

C'est un supplice qui m'accable ;

Et je ne vois rien sous les cieux

D'affreux, d'horrible, d'odieux,

Qui ne me fût plus que vous supportable.

Jupiter
En voilà bien, hélas ! que votre bouche dit.

Alcmène
J'en ai dans le cœur davantage ;

Et pour s'exprimer tout, ce cœur a du dépit

De ne point trouver de langage.

Jupiter
Hé ! que vous a donc fait ma flamme,

Pour me pouvoir, Alcmène, en monstre regarder ?

Alcmène
Ah ! juste Ciel ! cela peut-il se demander ?

Et n'est-ce pas pour mettre à bout une âme ?

Jupiter
Ah ! d'un esprit plus adouci...

Alcmène
Non, je ne veux du tout vous voir, ni vous entendre.

Jupiter
Avez-vous bien le cœur de me traiter ainsi ?

Est-ce là cet amour si tendre,

Qui devoit tant durer quand je vins hier ici ?

Alcmène
Non, non, ce ne l'est pas ; et vos lâches injures

En ont autrement ordonné.
Il n'est plus, cet amour tendre et passionné ;
Vous l'avez dans mon cœur, par cent vives blessures,
Cruellement assassiné.
C'est en sa place un courroux inflexible,
Un vif ressentiment, un dépit invincible.
Un désespoir d'un cœur justement animé,
Qui prétend vous haïr, pour cet affront sensible,
Autant qu'il est d'accord de vous avoir aimé :
Et c'est haïr autant qu'il est possible.

Jupiter
Hélas ! que votre amour n'avoit guère de force,
Si de si peu de chose on le peut voir mourir !
Ce qui n'étoit que jeu doit-il faire un divorce ?
Et d'une raillerie a-t-on lieu de s'aigrir ?

Alcmène
Ah ! c'est cela dont je suis offensée,
Et que ne peut pardonner mon courroux.
Des véritables traits d'un mouvement jaloux
Je me trouverois moins blessée.
La jalousie a des impressions
Dont bien souvent la force nous entraîne ;
Et l'âme la plus sage, en ces occasions,
Sans doute avec assez de peine
Répond de ses émotions ;
L'emportement d'un cœur qui peut s'être abusé
A de quoi ramener une âme qu'il offense ;
Et dans l'amour qui lui donne naissance
Il trouve au moins, malgré toute sa violence,
Des raisons pour être excusé ;

De semblables transports contre un ressentiment
Pour défense toujours ont ce qui les fait naître,
Et l'on donne grâce aisément
À ce dont on n'est pas le maître.
Mais que, de gayeté de cœur,
On passe aux mouvements d'une fureur extrême,
Que sans cause l'on vienne, avec tant de rigueur,
Blesser la tendresse et l'honneur
D'un cœur qui chèrement nous aime,
Ah ! c'est un coup trop cruel en lui-même,
Et que jamais n'oubliera ma douleur.

Jupiter
Oui, vous avez raison, Alcmène, il se faut rendre :
Cette action, sans doute, est un crime odieux ;
Je ne prétends plus le défendre ;
Mais souffrez que mon cœur s'en défende à vos yeux,
Et donne au vôtre à qui se prendre
De ce transport injurieux.
À vous en faire un aveu véritable,
L'époux, Alcmène, a commis tout le mal ;
C'est l'époux qu'il vous faut regarder en coupable.
L'amant n'a point de part à ce transport brutal,
Et de vous offenser son cœur n'est point capable :
Il a pour vous, ce cœur, pour jamais y penser,
Trop de respect et de tendresse ;
Et si de faire rien à vous pouvoir blesser
Il avoit eu la coupable foiblesse,
De cent coups à vos yeux il voudroit le percer.
Mais l'époux est sorti de ce respect soumis
Où pour vous on doit toujours être ;

À son dur procédé l'époux s'est fait connoître,
Et par le droit d'hymen il s'est cru tout permis ;
Oui, c'est lui qui sans doute est criminel vers vous.
Lui seul a maltraité votre aimable personne :
Haïssez, détestez l'époux,
J'y consens, et vous l'abandonne.
Mais, Alcmène, sauvez l'amant de ce courroux
Qu'une telle offense vous donne ;
N'en jetez pas sur lui l'effet,
Démêlez-le un peu du coupable ;
Et pour être enfin équitable,
Ne le punissez point de ce qu'il n'a pas fait.

Alcmène
Ah ! toutes ces subtilités
N'ont que des excuses frivoles,
Et pour les esprits irrités
Ce sont des contre-temps que de telles paroles.
Ce détour ridicule est en vain pris par vous :
Je ne distingue rien en celui qui m'offense,
Tout y devient l'objet de mon courroux,
Et dans sa juste violence
Sont confondus et l'amant et l'époux.
Tous deux de même sorte occupent ma pensée,
Et des mêmes couleurs, par mon âme blessée,
Tous deux ils sont peints à mes yeux :
Tous deux sont criminels, tous deux m'ont offensée,
Et tous deux me sont odieux.

Jupiter
Hé bien ! puisque vous le voulez,
Il faut donc me charger du crime.

Oui, vous avez raison lorsque vous m'immolez
À vos ressentiments en coupable victime ;
Un trop juste dépit contre moi vous anime,
Et tout ce grand courroux qu'ici vous étalez
Ne me fait endurer qu'un tourment légitime ;
C'est avec droit que mon abord vous chasse,
Et que de me fuir en tous lieux
Votre colère me menace :
Je dois vous être un objet odieux,
Vous devez me vouloir un mal prodigieux ;
Il n'est aucune horreur que mon forfait ne passe,
D'avoir offensé vos beaux yeux.
C'est un crime à blesser les hommes et les dieux,
Et je mérite enfin, pour punir cette audace,
Que contre moi votre haine ramasse
Tous ses traits les plus furieux.
Mais mon cœur vous demande grâce ;
Pour vous la demander je me jette à genoux,
Et la demande au nom de la plus vive flamme,
Du plus tendre amour dont une âme
Puisse jamais brûler pour vous.
Si votre cœur, charmante Alcmène,
Me refuse la grâce où j'ose recourir,
Il faut qu'une atteinte soudaine
M'arrache, en me faisant mourir,
Aux dures rigueurs d'une peine
Que je ne saurois plus souffrir.
Oui, cet état me désespère :
Alcmène, ne présumez pas

Qu'aimant comme je fais vos célestes appas,
Je puisse vivre un jour avec votre colère.
Déjà de ces moments la barbare longueur
Fait sous des atteintes mortelles
Succomber tout mon triste cœur ;
Et de mille vautours les blessures cruelles
N'ont rien de comparable à ma vive douleur.
Alcmène, vous n'avez qu'à me le déclarer :
S'il n'est point de pardon que je doive espérer,
Cette épée aussitôt, par un coup favorable,
Va percer à vos yeux le cœur d'un misérable,
Ce cœur, ce traître cœur, trop digne d'expirer,
Puisqu'il a pu fâcher un objet adorable :
Heureux, en descendant au ténébreux séjour,
Si de votre courroux mon trépas vous ramène,
Et ne laisse en votre âme, après ce triste jour,
Aucune impression de haine
Au souvenir de mon amour !
C'est tout ce que j'attends pour faveur souveraine.

Alcmène
Ah ! trop cruel époux !

Jupiter
Dites, parlez, Alcmène.

Alcmène
Faut-il encor pour vous conserver des bontés,
Et vous voir m'outrager par tant d'indignités ?

Jupiter
Quelque ressentiment qu'un outrage nous cause,
Tient-il contre un remords d'un cœur bien enflammé ?

Alcmène
Un cœur bien plein de flamme à mille morts s'expose,
Plutôt que de vouloir fâcher l'objet aimé.

Jupiter
Plus on aime quelqu'un, moins on trouve de peine...

Alcmène
Non, ne m'en parlez point : vous méritez ma haine.

Jupiter
Vous me haïssez donc ?

Alcmène
J'y fais tout mon effort ;

Et j'ai dépit de voir que toute votre offense

Ne puisse de mon cœur jusqu'à cette vengeance

Faire encore aller le transport.

Jupiter
Mais pourquoi cette violence,

Puisque pour vous venger je vous offre ma mort ?

Prononcez-en l'arrêt, et j'obéis sur l'heure.

Alcmène
Qui ne sauroit haïr peut-il vouloir qu'on meure ?

Jupiter
Et moi, je ne puis vivre, à moins que vous quittiez

Cette colère qui m'accable,

Et que vous m'accordiez le pardon favorable

Que je vous demande à vos pieds.

Résolvez ici l'un des deux :

Ou de punir, ou bien d'absoudre.

Alcmène
Hélas ! ce que je puis résoudre

Paroît bien plus que je ne veux.

Pour vouloir soutenir le courroux qu'on me donne,

Mon cœur a trop su me trahir :

Dire qu'on ne sauroit haïr,

N'est-ce pas dire qu'on pardonne ?

Jupiter
Ah ! belle Alcmène, il faut que, comblé d'allégresse...

Alcmène
Laissez : je me veux mal de mon trop de foiblesse.

Jupiter
Va, Sosie, et dépêche-toi,

Voir, dans les doux transports dont mon âme est charmée,

Ce que tu trouveras d'officiers de l'armée,

Et les invite à dîner avec moi.

Tandis que d'ici je le chasse,

Mercure y remplira sa place.

Scène VII

Cléanthis, Sosie

Sosie
Hé bien ! tu vois, Cléanthis, ce ménage.

Veux-tu qu'à leur exemple ici

Nous fassions entre nous un peu de paix aussi,

Quelque petit rapatriage ?

Cléanthis
C'est pour ton nez, vraiment ! Cela se fait ainsi.

Sosie
Quoi ? tu ne veux pas ?

Cléanthis
Non.

Sosie
Il ne m'importe guère :

Tant pis pour toi.

Cléanthis
La, la, revien.

Sosie
Non, morbleu ! je n'en ferai rien,

Et je veux être, à mon tour, en colère.

Cléanthis
Va, va, traître, laisse-moi faire :

On se lasse parfois d'être femme de bien.

Acte III

Scène I

Amphitryon
Oui, sans doute le sort tout exprès me le cache,
Et des tours que je fais à la fin je suis las.
Il n'est point de destin plus cruel, que je sache :
Je ne saurois trouver, portant partout mes pas,
Celui qu'à chercher je m'attache,
Et je trouve tous ceux que je ne cherche pas.
Mille fâcheux cruels, qui ne pensent pas l'être,
De nos faits avec moi, sans beaucoup me connoître,
Viennent se réjouir, pour me faire enrager.
Dans l'embarras cruel du souci qui me blesse,
De leurs embrassements et de leur allégresse
Sur mon inquiétude ils viennent tous charger.
En vain à passer je m'apprête,
Pour fuir leurs persécutions,
Leur tuante amitié de tous côtés m'arrête ;
Et tandis qu'à l'ardeur de leurs expressions
Je réponds d'un geste de tête,
Je leur donne tout bas cent malédictions.
Ah ! qu'on est peu flatté de louange, d'honneur,
Et de tout ce que donne une grande victoire,
Lorsque dans l'âme on souffre une vive douleur !
Et que l'on donneroit volontiers cette gloire,
Pour avoir le repos du cœur !
Ma jalousie, à tout propos,
Me promène sur ma disgrâce ;

Et plus mon esprit y repasse,
Moins j'en puis débrouiller le funeste chaos.
Le vol des diamants n'est pas ce qui m'étonne :
On lève les cachets, qu'on ne l'aperçoit pas ;
Mais le don qu'on veut qu'hier j'en vins faire en personne
Est ce qui fait ici mon cruel embarras.
La nature parfois produit des ressemblances
Dont quelques imposteurs ont pris droit d'abuser ;
Mais il est hors de sens que sous ces apparences
Un homme pour époux se puisse supposer,
Et dans tous ces rapports sont mille différences
Dont se peut une femme aisément aviser.
Des charmes de la Thessalie,
On vante de tout temps les merveilleux effets ;
Mais les contes fameux qui partout en sont faits,
Dans mon esprit toujours ont passé pour folie ;
Et ce seroit du sort une étrange rigueur,
Qu'au sortir d'une ample victoire
Je fusse contraint de les croire,
Aux dépens de mon propre honneur.
Je veux la retâter sur ce fâcheux mystère,
Et voir si ce n'est point une vaine chimère
Qui sur ses sens troublés ait su prendre crédit.
Ah ! fasse le Ciel équitable
Que ce penser soit véritable,
Et que pour mon bonheur elle ait perdu l'esprit !

Scène II

Mercure, Amphitryon

Mercure
Comme l'amour ici ne m'offre aucun plaisir,

Je m'en veux faire au moins qui soient d'autre nature.

Et je vais égayer mon sérieux loisir

À mettre Amphitryon hors de toute mesure.

Cela n'est pas d'un dieu bien plein de charité ;

Mais aussi n'est-ce pas ce dont je m'inquiète,

Et je me sens par ma planète

À la malice un peu porté.

Amphitryon
D'où vient donc qu'à cette heure on ferme cette porte ?

Mercure
Holà ! tout doucement ! Qui frappe ?

Amphitryon
Moi.

Mercure
Qui, moi ?

Amphitryon
Ah ! ouvre

Mercure
Comment, ouvre ? Et qui donc es-tu, toi,

Qui fais tant de vacarme et parles de la sorte ?

Amphitryon
Quoi ? tu ne me connois pas ?

Mercure
Non.

Et n'en ai pas la moindre envie.

Amphitryon
Tout le monde perd-il aujourd'hui la raison ?

Est-ce un mal répandu ? Sosie, holà ! Sosie !

Mercure
Hé bien ! Sosie : oui, c'est mon nom ;

As-tu peur que je ne l'oublie ?

Amphitryon
Me vois-tu bien ?

Mercure
Fort bien. Qui peut pousser ton bras

À faire une rumeur si grande ?

Et que demandes-tu là-bas ?

Amphitryon
Moi, pendard ! ce que je demande ?

Mercure
Que ne demandes-tu donc pas ?

Parle, si tu veux qu'on t'entende.

Amphitryon
Attends, traître : avec un bâton

Je vais là-haut me faire entendre,

Et de bonne façon t'apprendre,

À m'oser parler sur ce ton.

Mercure
Tout beau ! si pour heurter tu fais la moindre instance,

Je t'envoirai d'ici des messagers fâcheux.

Amphitryon
Ô Ciel ! vit-on jamais une telle insolence ?

La peut-on concevoir d'un serviteur, d'un gueux ?

Mercure
Hé bien ! qu'est-ce ? M'as-tu tout parcouru par ordre ?

M'as-tu de tes gros yeux assez considéré ?

Comme il les écarquille, et paroît effaré !

Si des regards on pouvait mordre,

Il m'auroit déjà déchiré.

Amphitryon
Moi-même je frémis de ce que tu t'apprêtes,

Avec ces impudents propos.

Que tu grossis pour toi d'effroyables tempêtes !

Quels orages de coups vont fondre sur ton dos !

Mercure
L'ami, si de ces lieux tu ne veux disparaître,

Tu pourras y gagner quelque contusion.

Amphitryon
Ah ! tu sauras, maraud, à ta confusion,

Ce que c'est qu'un valet qui s'attaque à son maître.

Mercure
Toi, mon maître ?

Amphitryon
Oui, coquin. M'oses-tu méconnaître ?

Mercure
Je n'en reconnois point d'autre qu'Amphitryon.

Amphitryon
Et cet Amphitryon, qui, hors moi, le peut être ?

Mercure
Amphitryon ?

Amphitryon
Sans doute.

Mercure
Ah ! quelle vision !

Dis-nous un peu : quel est le cabaret honnête

Où tu t'es coiffé le cerveau ?

Amphitryon
Comment ? encore ?

Mercure
Étoit-ce un vin à faire fête ?

Amphitryon
Ciel !

Mercure
Étoit-il vieux, ou nouveau ?

Amphitryon
Que de coups !

Mercure
Le nouveau donne fort dans la tête,

Quand on le veut boire sans eau.

Amphitryon
Ah ! je t'arracherai cette langue sans doute.

Mercure
Passe, mon cher ami, crois-moi :

Que quelqu'un ici ne t'écoute.

Je respecte le vin : va-t'en, retire-toi,

Et laisse Amphitryon dans les plaisirs qu'il goûte.

Amphitryon
Comment Amphitryon est là dedans ?

Mercure
Fort bien :

Qui, couvert des lauriers d'une victoire pleine,

Est auprès de la belle Alcmène,

À jouir des douceurs d'un aimable entretien.

Après le démêlé d'un amoureux caprice,

Ils goûtent le plaisir de s'être rajustés,

Garde-toi de troubler leurs douces privautés,

Si tu ne veux qu'il ne punisse

L'excès de tes témérités.

Scène III

Amphitryon
Ah ! quel étrange coup m'a-t-il porté dans l'âme !

En quel trouble cruel jette-t-il mon esprit !

Et si les choses sont comme le traître dit,

Où vois-je ici réduits mon honneur et ma flamme ?

À quel parti me doit résoudre ma raison ?

Ai-je l'éclat ou le secret à prendre ?

Et dois-je, en mon courroux, renfermer ou répandre

Le déshonneur de ma maison ?

Ah ! faut-il consulter dans un affront si rude ?

Je n'ai rien à prétendre et rien à ménager ;

Et toute mon inquiétude

Ne doit aller qu'à me venger.

Scène IV

Sosie, Naucratès, Polidas, Amphitryon

Sosie
Monsieur, avec mes soins tout ce que j'ai pu faire,

C'est de vous amener ces Messieurs que voici.

Amphitryon
Ah ! vous voilà ?

Sosie
Monsieur.

Amphitryon
Insolent ! téméraire.

Sosie
Quoi ?

Amphitryon
Je vous apprendrai de me traiter ainsi.

Sosie
Qu'est-ce donc ? qu'avez-vous ?

Amphitryon
Ce que j'ai, misérable ?

Sosie
Holà, Messieurs, venez donc tôt.

Naucratès
Ah ! de grâce, arrêtez.

Sosie
De quoi suis-je coupable ?

Amphitryon
Tu me le demandes, maraud ?

Laissez-moi satisfaire un courroux légitime.

Sosie
Lorsque l'on pend quelqu'un, on lui dit pourquoi c'est.

Naucratès
Daignez nous dire au moins quel peut être son crime.

Sosie
Messieurs, tenez bon, s'il vous plaît.

Amphitryon
Comment ? il vient d'avoir l'audace

De me fermer ma porte au nez,

Et de joindre encor la menace

À mille propos effrénés !

Ah, coquin !

Sosie
Je suis mort.

Naucratès
Calmez cette colère.

Sosie
Messieurs.

Polidas
Qu'est-ce ?

Sosie
M'a-t-il frappé ?

Amphitryon
Non, il faut qu'il ait le salaire

Des mots où tout à l'heure il s'est émancipé.

Sosie
Comment cela se peut-il faire,

Si j'étois par votre ordre autre part occupé ?

Ces Messieurs sont ici pour rendre témoignage

Qu'à dîner avec vous je les viens d'inviter.

Naucratès
Il est vrai qu'il nous vient de faire ce message,

Et n'a point voulu nous quitter.

Amphitryon
Qui t'a donné cet ordre ?

Sosie
Vous.

Amphitryon
Et quand ?

Sosie
Après votre paix faite,

Au milieu des transports d'une âme satisfaite

D'avoir d'Alcmène apaisé le courroux.

Amphitryon
Ô Ciel ! chaque instant, chaque pas

Ajoute quelque chose à mon cruel martyre ;

Et dans ce fatal embarras,

Je ne sais plus que croire, ni que dire.

Naucratès
Tout ce que de chez vous il vient de nous conter

Surpasse si fort la nature,

Qu'avant que de rien faire et de vous emporter,

Vous devez éclaircir toute cette aventure.

Amphitryon
Allons : vous y pourrez seconder mon effort,

Et le Ciel à propos ici vous a fait rendre.

Voyons quelle fortune en ce jour peut m'attendre :

Débrouillons ce mystère, et sachons notre sort.

Hélas ! je brûle de l'apprendre,

Et je le crains plus que la mort.

Scène V

Jupiter, Amphitryon, Naucratès, Polidas, Sosie

Jupiter
Quel bruit à descendre m'oblige ?

Et qui frappe en maître où je suis ?

Amphitryon
Que vois-je ? justes dieux !

Naucratès
Ciel ! quel est ce prodige ?

Quoi ? deux Amphitryons ici nous sont produits !

Amphitryon
Mon âme demeure transie ;

Hélas ! je n'en puis plus : l'aventure est à bout,

Ma destinée est éclaircie,

Et ce que je vois me dit tout.

Naucratès
Plus mes regards sur eux s'attachent fortement,

Plus je trouve qu'en tout l'un à l'autre est semblable.

Sosie
Messieurs, voici le véritable ;

L'autre est un imposteur digne de châtiment.

Polidas
Certes, ce rapport admirable

Suspend ici mon jugement.

Amphitryon
C'est trop être éludés par un fourbe exécrable :

Il faut, avec ce fer, rompre l'enchantement.

Naucratès
Arrêtez.

Amphitryon
Laissez-moi.

Naucratès
Dieu ! que voulez-vous faire ?

Amphitryon
Punir d'un imposteur les lâches trahisons.

Jupiter
Tout beau ! l'emportement est fort peu nécessaire ;

Et lorsque de la sorte on se met en colère,

On fait croire qu'on a de mauvaises raisons.

Sosie
Oui, c'est un enchanteur qui porte un caractère

Pour ressembler aux maîtres des maisons.

Amphitryon
Je te ferai, pour ton partage,

Sentir par mille coups ces propos outrageants.

Sosie
Mon maître est homme de courage,

Et ne souffrira point que l'on batte ses gens.

Amphitryon
Laissez-moi m'assouvir dans mon courroux extrême,

Et laver mon affront au sang d'un scélérat.

Naucratès
Nous ne souffrirons point cet étrange combat

D'Amphitryon contre lui-même.

Amphitryon
Quoi ? mon honneur de vous reçoit ce traitement ?

Et mes amis d'un fourbe embrassent la défense ?

Loin d'être les premiers à prendre ma vengeance,

Eux-mêmes font obstacle à mon ressentiment ?

Naucratès
Que voulez-vous qu'à cette vue

Fassent nos résolutions,

Lorsque par deux Amphitryons

Toute notre chaleur demeure suspendue ?

À vous faire éclater notre zèle aujourd'hui,

Nous craignons de faillir et de vous méconnoître.

Nous voyons bien en vous Amphitryon paroître,

Du salut des Thébains le glorieux appui ;

Mais nous le voyons tous aussi paroître en lui,

Et ne saurions juger dans lequel il peut être.

Notre parti n'est point douteux,

Et l'imposteur par nous doit mordre la poussière ;

Mais ce parfait rapport le cache entre vous deux ;

Et c'est un coup trop hasardeux

Pour l'entreprendre sans lumière.

Avec douceur laissez-nous voir

De quel côté peut être l'imposture ;

Et dès que nous aurons démêlé l'aventure,

Il ne nous faudra point dire notre devoir.

Jupiter
Oui, vous avez raison ; et cette ressemblance
À douter de tous deux vous peut autoriser.
Je ne m'offense point de vous voir en balance :
Je suis plus raisonnable, et sais vous excuser.
L'œil ne peut entre nous faire de différence,
Et je vois qu'aisément on s'y peut abuser.
Vous ne me voyez point témoigner de colère,
Point mettre l'épée à la main :
C'est un mauvais moyen d'éclaircir ce mystère,
Et j'en puis trouver un plus doux et plus certain.
L'un de nous est Amphitryon ;
Et tous deux à vos yeux nous le pouvons paraître.
C'est à moi de finir cette confusion ;
Et je prétends me faire à tous si bien connaître,
Qu'aux pressantes clartés de ce que je puis être,
Lui-même soit d'accord du sang qui m'a fait naître,
Il n'ait plus de rien dire aucune occasion.
C'est aux yeux des Thébains que je veux avec vous
De la vérité pure ouvrir la connoissance ;
Et la chose sans doute est assez d'importance,
Pour affecter la circonstance
De l'éclaircir aux yeux de tous.
Alcmène attend de moi ce public témoignage :
Sa vertu, que l'éclat de ce désordre outrage ;
Veut qu'on la justifie, et j'en vais prendre soin.
C'est à quoi mon amour envers elle m'engage ;
Et des plus nobles chefs je fais un assemblage
Pour l'éclaircissement dont sa gloire a besoin.

Attendant avec vous ces témoins souhaités,

Ayez, je vous prie, agréable

De venir honorer la table

Où vous a Sosie invités.

Sosie
Je ne me trompois pas. Messieurs, ce mot termine

Toute l'irrésolution :

Le véritable Amphitryon

Est l'Amphitryon où l'on dîne.

Amphitryon
Ô Ciel ! puis-je plus bas me voir humilié ?

Quoi ? faut-il que j'entende ici, pour mon martyre,

Tout ce que l'imposteur à mes yeux vient de dire,

Et que, dans la fureur que ce discours m'inspire,

On me tienne le bras lié ?

Naucratès
Vous vous plaignez à tort. Permettez-nous d'attendre

L'éclaircissement qui doit rendre

Les ressentiments de saison.

Je ne sais pas s'il impose ;

Mais il parle sur la chose

Comme s'il avoit raison.

Amphitryon
Allez, foibles amis, et flattez l'imposture :

Thèbes en a pour moi de tout autres que vous ;

Et je vais en trouver qui, partageant l'injure,

Sauront prêter la main à mon juste courroux.

Jupiter
Hé bien ! je les attends, et saurai décider

Le différend en leur présence.

Amphitryon
Fourbe, tu crois par là peut-être t'évader ;

Mais rien ne te sauroit sauver de ma vengeance.

Jupiter
À ces injurieux propos

Je ne daigne à présent répondre :

Et tantôt je saurai confondre

Cette fureur, avec deux mots :

Amphitryon
Le Ciel même, le Ciel ne t'y sauroit soustraire,

Et jusques aux Enfers j'irai suivre tes pas.

Jupiter
Il ne sera pas nécessaire,

Et l'on verra tantôt que je ne fuirai pas.

Amphitryon
Allons, courons, avant que d'avec eux il sorte,

Assembler des amis qui suivent mon courroux,

Et chez moi venons à main forte,

Pour le percer de mille coups.

Jupiter
Point de façons, je vous conjure,

Entrons vite dans la maison.

Naucratès
Certes, toute cette aventure

Confond le sens et la raison.

Sosie
Faites trêve, Messieurs, à toutes vos surprises,

Et pleins de joie, allez tabler jusqu'à demain.

Que je vais m'en donner, et me mettre en beau train

De raconter nos vaillantises !

Je brûle d'en venir aux prises,

Et jamais je n'eus tant de faim.

Scène VI

Mercure, Sosie

Mercure
Arrête. Quoi ! tu viens ici mettre ton nez,

Impudent fleureur de cuisine ?

Sosie
Ah ! de grâce, tout doux !

Mercure
Ah ! vous y retournez !

Je vous ajusterai l'échine.

Sosie
Hélas ! brave et généreux moi,

Modère-toi, je t'en supplie.

Sosie, épargne un peu Sosie.

Et ne te plais point tant à frapper dessus toi.

Mercure
Qui de t'appeler de ce nom

A pu te donner la licence ?

Ne t'en ai-je pas fait une expresse défense,

Sous peine d'essuyer mille coups de bâton ?

Sosie
C'est un nom que tous deux nous pouvons à la fois

Posséder sous un même maître.

Pour Sosie en tous lieux on sait me reconnaître ;

Je souffre bien que tu le sois :

Souffre aussi que je le puisse être.

Laissons aux deux Amphitryons

Faire éclater des jalousies :

Et parmi leurs contentions,

Faisons en bonne paix vivre les deux Sosies.

Mercure
Non : c'est assez d'un seul, et je suis obstiné

À ne point souffrir de partage.

Sosie
Du pas devant sur moi tu prendras l'avantage ;

Je serai le cadet, et tu seras l'aîné.

Mercure
Non : un frère incommode, et n'est pas de mon goût,

Et je veux être fils unique.

Sosie
Ô cœur barbare et tyrannique !

Souffre qu'au moins je sois ton ombre

Mercure
Point du tout.

Sosie
Que d'un peu de pitié ton âme s'humanise ;

En cette qualité souffre-moi près de toi :

Je te serai partout une ombre si soumise,

Que tu seras content de moi.

Mercure
Point de quartier : immuable est la loi.

Si d'entrer là dedans tu prends encor l'audace,

Mille coups en seront le fruit.

Sosie
Las ! à quelle étrange disgrâce,

Pauvre Sosie, es-tu réduit !

Mercure
Quoi ? ta bouche se licencie

À te donner encore un nom que je défends ?

Sosie
Non, ce n'est pas moi que j'entends.

Et je parle d'un vieux Sosie

Qui fut jadis de mes parents,

Qu'avec très-grande barbarie,

À l'heure du dîner, l'on chassa de céans.

Mercure
Prends garde de tomber dans cette frénésie,

Si tu veux demeurer au nombre des vivants.

Sosie
Que je te rosserois, si j'avois du courage,

Double fils de putain, de trop d'orgueil enflé !

Mercure
Que dis-tu ?

Sosie
Rien.

Mercure
Tu tiens, je crois, quelque langage.

Sosie
Demandez : je n'ai pas soufflé.

Mercure
Certain mot de fils de putain

A pourtant frappé mon oreille,

Il n'est rien de plus certain.

Sosie
C'est donc un perroquet que le beau temps réveille.

Mercure
Adieu. Lorsque le dos pourra te démanger,

Voilà l'endroit où je demeure.

Sosie
Ô Ciel ! que l'heure de manger

Pour être mis dehors est une maudite heure !

Allons, cédons au sort dans notre affliction,

Suivons-en aujourd'hui l'aveugle fantaisie ;

Et par une juste union,

Joignons le malheureux Sosie

Au malheureux Amphitryon.

Je l'aperçois venir en bonne compagnie.

Scène VII

Amphitryon, Argatiphontidas, Posiclès, Sosie

Amphitryon
Arrêtez là, Messieurs ; suivez-nous d'un peu loin,

Et n'avancez tous, je vous prie,

Que quand il en sera besoin.

Posiclès
Je comprends que ce coup doit fort toucher votre âme.

Amphitryon
Ah ! de tous les côtés mortelle est ma douleur,

Et je souffre pour ma flamme

Autant que pour mon honneur.

Posiclès
Si cette ressemblance est telle que l'on dit,

Alcmène, sans être coupable...

Amphitryon
Ah ! sur le fait dont il s'agit,

L'erreur simple devient un crime véritable,

Et, sans consentement, l'innocence y périt.

De semblables erreurs, quelque jour qu'on leur donne,

Touchent des endroits délicats,

Et la raison bien souvent les pardonne,

Que l'honneur et l'amour ne les pardonnent pas.

Argatiphontidas
Je n'embarrasse point là dedans ma pensée ;

Mais je hais vos Messieurs de leurs honteux délais ;

Et c'est un procédé dont j'ai l'âme blessée,

Et que les gens de cœur n'approuveront jamais.

Quand quelqu'un nous emploie, on doit, tête baissée,

Se jeter dans ses intérêts.

Argatiphontidas ne va point aux accords.

Écouter d'un ami raisonner l'adversaire

Pour des hommes d'honneur n'est point un coup à faire :

Il ne faut écouter que la vengeance alors.

Le procès ne me sauroit plaire ;

Et l'on doit commencer toujours, dans ses transports,

Par bailler, sans autre mystère,

De l'épée au travers du corps.

Oui, vous verrez, quoi qu'il advienne,

Qu'Argatiphontidas marche droit sur ce point ;

Et de vous il faut que j'obtienne

Que le pendard ne meure point

D'une autre main que de la mienne.

Amphitryon
Allons.

Sosie
Je viens, Monsieur, subir, à vos genoux,

Le juste châtiment d'une audace maudite.

Frappez, battez, chargez, accablez-moi de coups,

Tuez-moi dans votre courroux :

Vous ferez bien, je le mérite,

Et je n'en dirai pas un seul mot contre vous.

Amphitryon
Lève-toi. Que fait-on ?

Sosie
L'on m'a chassé tout net ;

Et croyant à manger m'aller comme eux ébattre,

Je ne songeois pas qu'en effet

Je m'attendois là pour me battre.

Oui, l'autre moi, valet de l'autre vous, a fait

Tout de nouveau le diable à quatre.

La rigueur d'un pareil destin,

Monsieur, aujourd'hui nous talonne ;

Et l'on me dés-Sosie enfin

Comme on vous dés-Amphitryonne.

Amphitryon
Suis-moi.

Sosie
N'est-il pas mieux de voir s'il vient personne ?

Scène VIII

Cléanthis, Naucratès, Polidas, Sosie, Amphitryon, Argatiphontidas, Posiclès

Cléanthis
Ô ciel !

Amphitryon
Qui t'épouvante ainsi ?

Quelle est la peur que je t'inspire ?

Cléanthis
Las ! vous êtes là-haut, et je vous vois ici !

Naucratès
Ne vous pressez point : le voici.

Pour donner devant tous les clartés qu'on desire,

Et qui, si l'on peut croire à ce qu'il vient de dire,

Sauront vous affranchir de trouble et de souci.

Scène IX

Mercure, Cléanthis, Naucratès, Polidas, Sosie, Amphitryon, Argatiphontidas, Posiclès

Mercure
Oui, vous l'allez voir tous ; et sachez par avance

Que c'est le grand maître des dieux

Que, sous les traits chéris de cette ressemblance,

Alcmène a fait du ciel descendre dans ces lieux ;

Et quant à moi, je suis Mercure,

Qui, ne sachant que faire, ai rossé tant soit peu

Celui dont j'ai pris la figure :

Mais de s'en consoler il a maintenant lieu ;

Et les coups de bâton d'un dieu

Font honneur à qui les endure.

Sosie
Ma foi ! Monsieur le dieu, je suis votre valet :

Je me serois passé de votre courtoisie.

Mercure
Je lui donne à présent congé d'être Sosie :

Je suis las de porter un visage si laid,

Et je m'en vais au ciel, avec de l'ambrosie,

M'en débarbouiller tout à fait.

(Il vole dans le ciel.)

Sosie
Le Ciel de m'approcher t'ôte à jamais l'envie !

Ta fureur s'est par trop acharnée après moi

Et je ne vis de ma vie

Un dieu plus diable que toi.

Scène X

Jupiter, Cléanthis, Naucratès, Polidas, Sosie, Amphitryon, Argatiphontidas, Posiclès

Jupiter, dans une nue.
Regarde, Amphitryon, quel est ton imposteur,

Et sous tes propres traits vois Jupiter paroître :

À ces marques tu peux aisément le connoître ;

Et c'est assez, je crois, pour remettre ton cœur

Dans l'état auquel il doit être,

Et rétablir chez toi la paix et la douceur.

Mon nom, qu'incessamment toute la terre adore,

Étouffe ici les bruits qui pouvoient éclater.

Un partage avec Jupiter

N’a rien du tout qui déshonore ;
Et sans doute il ne peut être que glorieux
De se voir le rival du souverain des dieux.
Je n’y vois pour ta flamme aucun lieu de murmure :
Et c’est moi, dans cette aventure,
Qui, tout dieu que je suis, dois être le jaloux.
Alcmène est toute à toi, quelque soin qu’on emploie ;
Et ce doit à tes feux être un objet bien doux
De voir que pour lui plaire il n’est point d’autre voie
Que de paroître son époux,
Que Jupiter, orné de sa gloire immortelle,
Par lui-même n’a pu triompher de sa foi,
Et que ce qu’il a reçu d’elle
N’a par son cœur ardent été donné qu’à toi.

Sosie
Le seigneur Jupiter sait dorer la pilule.

Jupiter
Sors donc des noirs chagrins que ton cœur a soufferts.
Et rends le calme entier à l’ardeur qui te brûle :
Chez toi doit naître un fils qui, sous le nom d’Hercule,
Remplira de ses faits tout le vaste univers.
L’éclat d’une fortune en mille biens féconde
Fera connoître à tous que je suis ton support,
Et je mettrai tout le monde
Au point d’envier ton sort.
Tu peux hardiment te flatter
De ces espérances données ;
C’est un crime que d’en douter :
Les paroles de Jupiter
Sont des arrêts des destinées.

(Il se perd dans les nues.)

Naucratès
Certes, je suis ravi de ces marques brillantes...

Sosie
Messieurs, voulez-vous bien suivre mon sentiment ?

Ne vous embarquez nullement

Dans ces douceurs congratulantes :

C'est un mauvais embarquement,

Et d'une et d'autre part, pour un tel compliment,

Les phrases sont embarrassantes.

Le grand dieu Jupiter nous fait beaucoup d'honneur,

Et sa bonté sans doute est pour nous sans seconde ;

Il nous promet l'infaillible bonheur

D'une fortune en mille biens féconde,

Et chez nous il doit naître un fils d'un très-grand cœur :

Tout cela va le mieux du monde :

Mais enfin coupons aux discours,

Et que chacun chez soi doucement se retire.

Sur telles affaires, toujours

Le meilleur est de ne rien dire.

Amphitryon
Molière

Texte du domaine public, relu par Classiques.app
classiques.app/livres/moliere/amphitryon